

Crises : Climat et critique, table des matières et introduction

écrit par Pierre-Louis Patoine

Crises : climat et critique, une introduction – Sarah Bouttier, Theo Mantion, Sarah Montin et Pierre-Louis Patoine

1. [La critique saisie par les crises climatique et écologiques : l'écocritique comme remède, comme modèle, comme arme](#) – Julie Sermon
2. [Faire une littérature environnementale. Le pragmatisme à l'essai](#) – Jonathan Hope
3. [Géopoétique de la catastrophe. *The Book of the Dead* de Muriel Rukeyser](#) – Elvina LePoul
4. [Vivid Entanglements: Materializing Climate Crisis in Mainstream Poetry](#) – Sarah Montin
5. ["Infamy in the Air": Toxic Climate, Racial Atmospheric, and the Politics of Contagion in the Literature of the Nineteenth-Century United States](#) – Thomas Constantinesco
6. [A Martial Meteorology: Carceral Ecology in Jesmyn Ward's *Sing, Unburied, Sing*](#) – Savannah DiGregorio
7. [Du "Storm Cloud" à Vertigo Sea. L'art britannique au prisme de l'"angloseen"](#) – Charlotte Gould et Sophie Mesplède
8. [Jonathan Franzen: *His Bird Solution*](#) – Béatrice Pire
9. [William Golding, Gaia, and the Crisis Ecology of *Lord of the Flies*](#) – Theo Mantion
10. [« Quelque chose qui flotte, qui bouge... qui grouille... » *Some Flows of the Formless in Late Anthropocene Fiction*](#) – Terry Harpold
11. [Rewriting the Unthinkable: \(In\)Visibility and the Nuclear Sublime in Gerald Vizenor's *Hiroshima Bugi: Atomu 57* \(2003\) and Lindsey A. Freeman's *This Atom Bomb in Me* \(2019\)](#) – David Lombard

Introduction

On dit souvent que notre époque est placée sous le signe de la crise : crises sanitaire, économique, sociale, épistémique mais aussi (et surtout) écologique et climatique. À ces deux dernières correspondrait une « crise de l'imagination », identifiée dès 1995 par Lawrence Buell. Crise irrésolue qui, deux décennies plus tard, préoccupe toujours l'écrivain Amitav Gosh (2016) : « *the climate crisis is a crisis of culture, thus of the imagination* ». Nous n'arriverions toujours pas à nous figurer, à penser, à rendre sensible la catastrophe en cours, dont les échelles biologique, géologique, planétaire nous confondent.

Face à ce prolongement des situations de crise, ce numéro d'*Épistémocritique* nous invite à remettre en question – ou en tout cas à compliquer – l'usage même de ce terme, qui par définition, et comme nous le rappelle notamment Julie Sermon dans ces pages, désigne une situation passagère, vouée à se résoudre.

Il n'est pas sûr que, si une crise de l'imagination nous affecte bel et bien, elle soit imputable aux écrivain.e.s. Dès le 19^{ème} siècle, la littérature raconte et dénonce la déforestation de la côte est américaine (Susan Fenimore Cooper), elle développe un panthéisme égalitaire qui donne voix aux intérêts des non-humains (John Muir), préfigurant une pensée Gaïa aujourd'hui défendue par des penseurs comme Bruno Latour ou Bruce Clarke. Les contributions ici réunies identifient avec force différentes manières dont la poésie et le roman du dix-neuvième siècle à nos jours nous outillent pour penser l'écologie et le climat dans toute leur complexité, c'est-à-dire aussi comme des phénomènes sociaux et culturels, liés à des enjeux nationaux, coloniaux, raciaux, ou de rapport entre espèces.

Ce serait donc plutôt la critique, l'étude de la littérature qui, avant la fin du 20^{ème} siècle et l'émergence du mouvement écocritique (qui fait ici l'objet des articles de Sermon et de Hope), n'aurait pas été à même de s'intéresser à l'imaginaire environnemental. Reflet d'une modernité qui voit la nature comme accessoire et problématique uniquement lorsqu'elle interfère avec les entreprises humaines, la critique jusqu'aux années 1990 ne regarde dans l'ensemble l'intérêt des écrivains pour le non-humain qu'au prisme du symbole ou de la projection humaine. Que devient cette critique aujourd'hui, alors que les arts et la littérature sont sommés d'anticiper ou de négocier avec le cataclysme, de représenter cet « hyperobjet » (Morton 2013) et de cartographier ce continent de *l'impensable* (Patrick Lagadec) ? Quelles nouvelles manières de lire la critique peut-elle inventer, au-delà du premier mouvement salutaire qu'a été l'écocritique ?

De la « crise du concept de littérature » annoncée par Jacques Rivière (1924) à la « crisologie » d'Edgar Morin (1976), la notion de crise traverse tous les horizons de la conscience contemporaine, jusqu'à devenir un « cliché prêt à porter » (Randolph Starn 2005) qui désigne une multitude de « ruptures », séismes idéologiques ou politiques

ou apothéoses esthétiques. Le mot, qui à l'origine évoque la décision, l'examen, le jugement, et donc a trait à la *critique*, semble s'être vidé de l'intérieur, voire retourné contre lui-même en désignant maintenant le dysfonctionnement (récurrent) d'un système quel qu'il soit, menant à une *indécision* permanente. La notion de crise est par ailleurs marquée du sceau de l'ambivalence : elle est à la fois source de déséquilibre et d'innovation (suivant Hölderlin : « là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve »). Elle semble même salutaire et source de légitimité : un champ intellectuel contemporain qui ne serait pas en crise ne semblerait pas rendre compte de la complexité de ses objets de pensée. Dans ce contexte, la crise climatique signe-t-elle un renouveau du rapport de la littérature au réel, rendu si problématique par les avant-gardes au 20^{ème} siècle ? Assiste-t-on à un rééquilibrage des postures éthiques et militantes d'une part, et esthétiques et formalistes d'autre part ?

Les articles rassemblés ici semblent globalement répondre positivement, bien qu'avec nuance, à ces interrogations. Ils illustrent en partie la manière dont les perspectives de l'écocritique se sont ajoutées aux positions minoritaires qui structuraient déjà les études littéraires depuis les années 1980 (études féministes, du genre et *queer*, postcoloniales, *critical race theory*, *disability studies*). Face à l'arrivée de la planéтарité comme « régime émergent d'historicité », identifié par Dipesh Chakrabarty (2019), ce numéro montre également que les histoires nationales - évidemment interconnectées - forment encore une échelle pertinente pour penser les rapports entre crise, climat et littérature.

C'est avec deux prises de recul méthodologique que s'ouvre ce numéro. Julie Sermon nous invite d'abord à réfléchir à la tension inhérente aux postures qui structurent le champ écocritique, tiraillé entre son attachement aux objets littéraires et artistiques, son engagement politique et un horizon défini par les sciences de la terre et de l'environnement. Sermon travaille à partir d'une triple définition de la critique, avancée par Jean-Luc Nancy (critique médicale, esthète, politique), qui lui permettent de mettre en lumière ces postures, repérées chez des penseurs pionniers comme Lawrence Buell et Cheryll Glotfelty, mais aussi William Rueckert, souvent cité comme inventeur du terme « écocritique » mais rarement examiné en détail.

Engagé dans une réflexion à propos de l'enseignement des études

littéraires aujourd'hui, Jonathan Hope nous propose lui aussi de revenir à Rueckert et à sa critique de la surproductivité de la recherche universitaire. Ce retour salutaire lui permet de poser la question de la pertinence (ici, écologique) comme critère de validation pour les études littéraires. Cette approche pragmatique apparaît comme une réponse possible à la « critique suspicieuse » qu'il identifie avec Rita Felski, et met en lumière chez Sarraute et Barthes. Hope défend ainsi l'idée que « l'articulation de la littérature et de l'environnement ne peut pas se faire uniquement sur le terrain du discours critique », et nous présente une tentative d'activer un champ de pratique par son programme de recherche « Réécrire la forêt boréale », qui réunit des professeures et étudiantes en études littéraires et en écologie forestière.

Ces considérations méthodologiques laissent place, dans les deux articles suivants, à un regard porté sur la poésie américaine et britannique. Dans son étude du recueil de poèmes de Muriel Rukeyser, *Le Livre des morts* (1938), Elvina Le Poul démontre la puissance tout à la fois formelle et politique de la démarche documentaire de la poétesse new-yorkaise. À partir de ce cas, elle explique comment un paysage, et la poésie qui en rend compte, peuvent être lus comme un document produit par les relations complexes qu'entretiennent entités minérales (dans ce cas : la silice, une montagne), hydrologiques (une rivière), biologiques (travailleurs immigrants) et sociales (entreprise privée, cour de justice). Le Poul montre comment *Le Livre des morts* mobilise des formes poétiques liées à la fois à la technologie (ingénierie, photographie, radiographie) et à la géo-hydrologie pour donner voix à la scène complexe qu'a été la tragédie écologique et de santé publique de la mine de silice de Hawk's Nest.

Sarah Montin, pour sa part, nous propose une étude de cas de la poésie récente sur la crise climatique, envisagée sous son angle formel et générique, à partir de l'anthologie parue en 2021, *Out of Time, Poetry from the Climate Emergency* (Kate Simpson). Son article expose les principales stratégies stylistiques qu'utilise la poésie anglophone contemporaine *mainstream* (rarement prise comme objet d'étude par l'écocritique davantage tournée vers son pendant créatif, l'écopoésie expérimentale), pour répondre au trope poétique de « l'infigurable », ici incarné par le bouleversement climatique. Montin montre comment cette poésie *mainstream*, tâtonnant vers une représentation de la crise climatique, donne un nouveau sens au travail « moderniste » sur la forme en particulier la question de la figuration, de la visualité et de l'iconicité du poème, mais aussi à des figures de style comme la personnification ou à des modes comme la pastorale ou la poésie lyrique de la nature, souvent reléguées par la critique contemporaine à une forme d'arrière-garde poétique.

De son côté, Thomas Constantinesco explore la manière dont on peut concevoir la condition africaine-américaine, déterminée par un racisme structurel mortifère, comme produite par un « climat toxique » (théorisé notamment par Christina Sharpe). L'exemple de la mort de George Floyd par asphyxie, mais aussi les injustices climatiques et sanitaires (notamment en temps de COVID-19) auxquelles font face les populations noires, activent la question de l'atmosphère sociale, nationale, mais aussi physique, que les individus peuvent respirer, ou non. Pour Constantinesco, les racines de cette question remontent au moins jusqu'au 19^e siècle, donc dans une histoire longue des « politiques de la respiration », qu'il étudie en convoquant la pensée de Frederick Douglass et Harriet Jacobs, Emily Dickinson et Ralph Waldo Emerson, entre autres. Cette approche nous permet de penser le racisme et le colonialisme comme des phénomènes matériels, produisant des atmosphères contagieuses, où l'asphyxie fait face aux aspirations démocratiques et de libertés, et où la littérature et la critique peuvent nous aider à penser des formes positives de conspiration, un « respirer ensemble » vertueux.

Dans son étude du roman de Jesmyn Ward, *Sing, Unburied, Sing* (2017), Savannah DiGregorio reprend elle aussi l'idée de Christine Sharpe d'un « climat total anti-noir » pour penser une météorologie et une écologie carcérales, déployées comme armes raciales dans le Sud des États-Unis et plus spécifiquement dans le delta du Mississippi. Elle montre ainsi que notre rapport aux forces géophysiques et à la crise climatique n'échappent pas aux forces qui contraignent l'espace social. Nous rappelant que la géo-ingénierie a été, et reste, un domaine de recherche militaire, elle retrouve l'écho d'une militarisation de l'environnement dans les techniques disciplinaires du régime esclavagiste de la plantation, puis du système carcéral, qui sont mises en récit dans le roman de Ward. En décrivant la manière dont la prison Parchman régit les vies qui y sont confinées, *Sing, Unburied, Sing* montre comment le « trauma environnemental » traverse les générations et structure les communautés, de l'échelle locale jusqu'à celle du capitalisme globalisé.

Les rapports entre climat et histoire nationale occupent également Charlotte Gould et Sophie Mesplède dans leur contribution « Du "Storm Cloud" à *Vertigo Sea*. L'art britannique au prisme de l'"angloseen" ». Cette dernière notion, synthétisant celle de l'« anglocène » et les

nouveaux modes de vision et d'attention exigés par le nouveau régime climatique, leur permet de revisiter une série d'épisodes de l'histoire de l'art britannique. Cette série s'étend de la toile canonique *Mr and Mrs Andrews* (1750) – déjà au centre de relectures successives opérées par la New Art History – au peintre paysagiste victorien Philip Gilbert Hamerton, à John Ruskin, Turner et Whistler, jusqu'à l'« éco-art » et à l'« artivisme » qui se déploient des années 1960 et 70 jusqu'à nos jours. À travers ce parcours, Gould et Mesplède démontrent que le Royaume-Uni, moteur de la révolution industrielle et puissance impériale aux 19^e et 20^e siècles, constitue un espace où une écocritique de l'art doit se penser en rapport avec l'histoire coloniale, mais aussi avec celle des techniques optiques, qui, du drone au satellite, forment de « futures ontologies aériennes » (Paul Cureton).

C'est également vers le domaine aérien, ou plutôt aviaire, que se tourne Béatrice Pire dans une enquête sur la passion de l'écrivain américain Jonathan Franzen pour les oiseaux, et l'influence de cette « compulsion » sur la genèse éthique de son roman *Freedom* (2010), ainsi que sur l'évolution de ses positions à propos des changements climatiques. Dans des interventions telles que son essai « My Bird Problem » (2006), Franzen établit – comme le fait Derrida dans *L'Animal que donc je suis* (2006), que Pire évoque également – des parallèles et différences entre les conditions humaine et aviaire, et nous engage à penser les discours sur le changement climatique dans leur dimension idéologique et eschatologique.

Partant du rôle joué par William Golding dans la dénomination et la dissémination de l'hypothèse Gaïa développée par James Lovelock dans les années 1960 et 70, Theo Manton nous propose ici une relecture de son roman *Lord of the Flies* (1954), qui présente le personnage de Simon comme le porteur d'une esthétique événementale (*evental aesthetics*), où s'articulent littérature, écologie et politique. S'appuyant notamment sur les travaux de Deleuze et Guattari dans *Kafka : pour une littérature mineure*, mais aussi sur d'autres textes de Deleuze comme « L'Île déserte », Manton nous montre que la nature insulaire et active du décor dans lequel se retrouvent les garçons naufragés peut-être pensée comme une image gaïenne. Au milieu des idéologies « modernes » des personnages, Simon trace un chemin critique fondé sur l'expérience sensible de son environnement, sur une posture d'immanence située au

sein de processus matériels entremêlés, aboutissant à une forme d'attention au monde qui n'en réduit pas les multiples devenir.

Terry Harpold s'intéresse à la question de l'informe, catégorie qu'il convoque à partir de l'image d'une prolifération de méduses au cœur du roman *Exodes* (2012), de Marc Ligny. Déployé à partir de la pensée de Bataille et de la notion d'abjection théorisée par Kristeva, l'informe apparaît comme une catégorie cruciale pour penser la condition des océans aujourd'hui, alors que s'y multiplient les masses amorphes : mucilage marin (morve de mer), éclosions algales, amas de microplastique, vortex de déchets, marées noires. Cette multiplication, que Harpold retrouve également dans la fiction des dernières décennies, est lue comme une mise à l'épreuve de la vision anthropocentrique de l'écologie planétaire (vision que dénote par exemple le terme d'anthropocène). L'informe et l'amorphe deviennent alors le signe d'une matérialité puissante, qui résiste à l'ordonnancement visé par l'action humaine.

Enfin, c'est une autre catégorie esthétique et philosophique, symptomatique du contemporain, qui occupe David Lombard : le « sublime nucléaire ». À travers l'étude de deux œuvres - un roman expérimental de l'auteur Anishinaabe Gerald Vizenor, *Hiroshima Bugi : Atomu 57* (2003), et une autobiographie de Lindsey A. Freeman, *This Atom Bomb in Me* (2019) - Lombard prolonge la pensée de chercheurs qui ont critiqué le sublime nucléaire, notamment pour son renvoi du complexe atomique au domaine de l'innommable, à un au-delà du matériel, du politique et du domestique, et qui ont proposé de développer la notion inverse de « nucléaire prosaïque ». Ces deux œuvres permettent de révéler le sublime nucléaire comme un cadre trop abstrait et universel, qui tend à effacer l'histoire multiculturelle qui complique les réponses sensorielles, affectives et éthiques face à cette technologie et à ses usages militaires et civils.

Ce numéro d'*Épistémocritique* propose ainsi un parcours en onze étapes, où se dessinent autant de manières dont le roman, la poésie et les arts visuels peuvent ouvrir un champ critique (écocritique) qui déroute et complexifie l'idée de crise climatique, et met notre pensée à l'épreuve de la catastrophe.

Ouvrages cités

Buell L., *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge (Massachusetts), The Belknap Press of Harvard University Press, 1995.

Chakrabarty, D., « The Planet, An Emergent Humanist Category », *Critical Inquiry*, vol. 46, n° 1, 2019, p. 1-31, doi.org/10.1086/705298.

Ghosh, A., *The Great Derangement: Climate Change and the Unthinkable*, Chicago, Chicago University Press, 2016.

Lagadec, P., *Le Continent des imprévus - Journal de bord des temps chaotiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

Morin, E., « La notion de crise », *Communications*, n° 25, 1976, p. 149-163.

Morton, T., *Hyperobjects: Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 2013.

Rivière, J., « La crise du concept de littérature », *La NRF*, n° 125, février 1924, p. 159-170, republié dans *Fabula LhT*, n° 6, mai 2009, <https://www.fabula.org/lht/6/riviere.html>.

[Nineteenth-Century French Studies vol. 49 n° 1-2](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

The Editorial Board of *Nineteenth-Century French Studies* is pleased to announce the publication of volume 49 numbers 1-2 (Fall-Winter 2020-2021). In addition to four varia articles — about abjection in *Ourika*, botany and Baudelaire, rural life in Huysmans, and sonic violence in Zola — this issue features a special section entitled 'Célébrités de Delille,' edited and with an introduction by Hugues Marchal. With these articles and over twenty reviews, this issue continues the journal's longstanding tradition of covering the full range of studies of nineteenth-century French literature and related fields. A full table of contents is below and also online at www.ncfs-journal.org.

All of the journal's book reviews from this volume are accessible online and without subscription. In addition, the web site offers complete archives of the journal's publications since it began in 1972: table of contents from every issue, abstracts of all of the articles, and all of the book reviews published online. Finally, the web site also provides complete information about all aspects of the journal's activities.

ARTICLES

Mary Jane Cowles

[Paternal Law and the Abject in *Ourika*](#)

Doyle Calhoun

[Flowers for Baudelaire: Urban Botany and Allegorical Writing](#)

Erag Ramizi

[Se paysanner: Perilous Non-Contemporaneity in Joris-Karl Huysmans's *En rade*](#)

Aimée Boutin

[The Sound Crack in Émile Zola's *La Bête humaine*](#)

SPECIAL SECTION: « Célébrités de Delille »

edited by Hugues Marchal

Hugues Marchal

[Introduction](#)

Hugues Marchal

[On récite déjà les vers qu'il fait encore »: Delille victime du *teasing*?](#)

Nicolas Wanlin

[Transferts de gloire: Le panthéon scientifique de Delille](#)

Timothée Lécho

[Les entrailles de la célébrité: Le cadavre de Jacques Delille en 1813](#)

Muriel Louâpre

[La célébrité au futur antérieur: comment Delille fut occulté des mémoires](#)

REVIEWS

NB In agreeing to publish a review with *Nineteenth-Century French Studies*, authors retain the copyright to their review and give *Nineteenth-Century French Studies* the right to first publication of that review. (effective September 2014)

LE ROMAN ET LE ROMANESQUE

[Bray, Patrick M. *The Price of Literature: The French Novel's Theoretical Turn*](#)

David F. Bell

[Ripoll, Élodie. *Penser la couleur en littérature: explorations romanesques des Lumières au réalisme*](#)

Maury Bruhn

[Paraschas, Sotirios. *Reappearing Characters in Nineteenth-Century French Literature: Authorship, Originality, and Intellectual Property*](#)

Robert Finnigan

[Pasco, Allan H. *The Nineteenth-Century French Short Story: Masterpieces in Miniature*](#)

Warren Johnson

NOTEWORTHY WOMEN

[Léo, André. *Le Père Brafort*, roman. Texte établi, annoté et commenté par Alice Primi et Jean-Pierre Bonnet](#)

Claudie Bernard

[Tilburg, Patricia A. *Working Girls: Sex, Taste, and Reform in the Parisian Garment Trades, 1880-1919*](#)

Susan Hiner

[Mitchell, Robin. *Vénus noire: Black Women and Colonial Fantasies in Nineteenth-Century France*](#)

Julia Caterina Hartley

THÉÂTRE ET BEAUX-ARTS

[Gleis, Ralph, editor. *Gustave Caillebotte: Painter and Patron of Impressionism*](#)

Kedra Kearis

[Braun, Julianne. *Creole Drama: Theatre and Society in Antebellum New Orleans*](#)

Courtney Sullivan

[Dandona, Jessica M. *Nature and the Nation in Fin-de-siècle France: The Art of Émile Gallé and the École de Nancy*](#)

Claire O'Mahony

TRAVEL AND WANDERING

[Pedrazzini, Mariacristina, and Marisa Verna, editors. *Paris, un lieu commun*](#)

Daniel Finch-Race

[Gosetti, Valentina, and Alistair Rolls, editors. *Still Loitering: Australian Essays in Honour of Ross Chambers*](#)

William Paulson

[Le Calvez, Éric, editor. *Flaubert voyageur*](#)

Sucheta Kapoor

REVOLUTION, EMPIRE, MONARCHY

[Coller, Ian. *Muslims and Citizens: Islam, Politics, and the French Revolution*](#)

Clayton W. Kindred

[Zanone, Damien, editor. *"La chose de Waterloo": une bataille en littérature*](#)

Benjamin McRae Amoss

[Samuels, Maurice. *The Betrayal of the Duchess: The Scandal That Unmade the Bourbon Monarchy and Made France Modern*](#)

Sara Phenix

REREADING NINETEENTH-CENTURY CLASSICS

[Del Lungo, Andrea, and Pierre Glaudes, editors. *Balzac, l'invention de la sociologie*](#)

Paul J. Young

[Barjonet, Aurélie, and Jean-Sébastien Macke, editors. *Lire Zola au XXI^e siècle: colloque de Cerisy*](#)

Clive Thomson

[Bordas, Éric, editor. *Balzac et la langue*](#)

Kristina Roney

[Diaz, José-Luis, and Mathilde Labbé, editors. *Les XIX^e siècles de Roland Barthes*](#)

Patrick M. Bray

BOHEMIANS, DANDIES, DECADENTS

[Glinoe, Anthony. *La Bohème: une figure de l'imaginaire social*](#)

Brett Brehm

[Kociubińska, Edyta, editor. *Le Dandysme: de l'histoire au mythe*](#)

Pamela A. Genova

[Montoro Araque, Mercedes. *Gautier, au carrefour de l'âme romantique et décadente*](#)

Pramila Kolekar

[Pour en finir avec l'anthropomorphisme ? \(appel à contribution\)](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

Appel à contribution pour la revue XXI/XX - Reconnaissances littéraires, n° 3.

Les propositions de contribution, d'une longueur de 300 mots environ, doivent être envoyées à Florian Alix et Thomas Augais, accompagnées d'une brève notice biobibliographique, au plus tard le **15 mars 2021**, aux adresses suivantes :

florian.alix.13@gmail.com ; thomas.augais@sorbonne-universite.fr

Les réponses seront transmises **début mai 2021**. Et les articles, d'une longueur de 35 000 signes (espaces comprises) devront être envoyés au plus tard le **1^{er} octobre 2021**.

*

Le comité éditorial de la revue XXI/XX - *Reconnaissances littéraires*, publiée aux éditions

Classiques Garnier, est composé d'enseignants-chercheurs de la Faculté des Lettres de Sorbonne Université, spécialistes de littératures françaises du xx^e siècle et comparatistes.

Elle a ainsi défini l'esprit qui l'anime : « Le titre, *XXI/XX*, veut signifier la volonté de prendre pleinement appui sur le présent, pour embrasser le paysage littéraire du siècle précédent. La littérature du xx^e siècle émet vers nous des signes de reconnaissance. Il nous revient de nous en saisir pour nous aider à démêler ce en quoi nous reconnaissons notre donne. Telle est sans doute l'une des ambitions de la revue, décrire l'état présent du souci littéraire, en prenant appui sur la littérature du xx^e siècle, qui s'installe insensiblement dans le recul, le quant à soi d'une période révolue, mais dont nous nous sentons encore puissamment solidaires. C'est cette distance interne que nous voudrions explorer, cette étrangeté sournoise qui vient colorer ce qui s'éloigne. »

-

Pour en finir avec l'anthropomorphisme ?

-

La notion d'*environnement* sur laquelle se fonde la conscience écologique contemporaine apparaît problématique : elle suppose un *centre*, l'homme, et une nature *périphérique* rejetée en orbite dans ses alentours comme elle l'est dans les lointains suburbains des mégapoles modernes. Le terme *écocritique*, d'importation américaine – il fait son apparition en 1978 dans un article de William Rueckert intitulé « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism » – n'est pas exempt d'un tel anthropocentrisme latent. C'est la parution en 1995 du livre de Lawrence Buell, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, qui donne son élan à l'écocritique conçue de manière interdisciplinaire comme la rencontre entre les études littéraires et environnementales. Cette rencontre est au cœur des travaux de l'ASLE (*Association for the Study of Literature and Environment*), créée en 1992 aux États-Unis et dont le journal, l'ISLE (*Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*) rapproche les sciences naturelles des disciplines culturelles (Peraldo 2016, p. 165). Pourtant les travaux nés de l'écocritique s'avèrent marqués par l'approche romantique de la nature (Morton 2010), un idéalisme teinté de nostalgie pour les grands espaces sauvages (*Wilderness*) que dénonce Alain Suberchicot dans son essai *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée* (2012). Certains critiques contournent cet écueil en délaissant l'écocritique pour la géocritique, qui se démarque du concept ambigu de « nature » pour se focaliser sur la question de l'espace (Westphal 2007). L'*écocriticism* conçu par Buell se définit en outre « selon des critères éthique et thématiques au détriment des critères esthétiques » (Buekens 2019).

Pour Gabriel Vignola, « l'écocritique s'est constituée sur la faille épistémologique classique qui veut que nature et culture s'opposent » (Vignola 2017), à partir notamment d'un corpus de textes issus des *nature writings* qui s'élabore à partir de cette dichotomie^[1]. Or, l'écologie « nous invite [...] à transformer le regard que nous posons sur la théorie littéraire », Vignola plaide donc quant à lui pour l'approche écosémiotique

qui permet de « problématiser la question du langage, de la représentation et de la littérature différemment, dans une perspective inspirée des modèles de l'écologie telle qu'elle se développe en sciences naturelles » (*ibid.*). Ainsi la sémioticienne spécialiste de littérature anglaise Wendy Wheeler invite-t-elle à remettre en question la conception binaire du signe saussurien et l'approche structuraliste d'une littérature considérée comme un « univers autosuffisant » (*ibid.*) pour privilégier la sémiotique peircienne qui inscrit la langue dans le « continuum évolutif » (*ibid.*) d'un univers tout entier « perfusé de signes^[2] ». N'est-ce pas là rejoindre l'intuition de nombreux écrivains, en particulier des poètes ? Lorand Gaspar par exemple, qui dans son essai de 1978, *Approche de la parole*, s'interroge sur la continuité entre la molécule d'A.D.N. et le langage humain (Gaspar, p. 41). Ou encore Édouard Glissant, qui fonde ses conceptions poétiques sur la continuité du vivant dans ces dernières œuvres. En s'appuyant sur la biologie de la signification de Jakob von Uexküll, l'écosémiotique postule que « la langue et, dans un second temps, la littérature constituent un horizon de signification symbolique qui se déploie à l'intérieur de l'*Umwelt*^[3] humain et qui contribue à modeler l'expérience subjective du monde » (Vignola 2017).

Le partage entre nature et culture n'a donc pas valeur d'universalité comme l'ont montré les travaux de Philippe Descola qui préfère substituer à cette opposition binaire l'étude d'une « écologie des relations » (Descola 2019). Ce partage est pourtant à l'origine de la notion de « sciences humaines » et l'émergence des « humanités environnementales » a à se débattre avec ce « clivage » (Choné, Hajek et Hamman 2016) sur lequel repose la notion d'*humanités*. Ainsi pour Laurence Dahan Gaida, l'opposition entre sciences et humanités doit tomber en même temps que celle entre nature et culture, l'épistémocritique qu'elle promeut doit donc s'attaquer aux « partages entre les 'deux cultures' » qui ne sont que la « traduction contingente des représentations propres à un moment de la culture occidentale » (Dahan-Gaida 2016). C'est, indépendamment des partages disciplinaires, le lien de co-appartenance entre l'homme et son *oikos* qui est à reconsidérer pour y déceler peut-être, comme le suggère Michel Collot, l'émergence d'une « pensée-paysage » (Collot 2011).

Ces différentes perspectives visent notamment à relativiser le concept de nature, en l'ancrant dans des territoires et dans des sociétés spécifiques. De ce point de vue, la nature et la définition de l'environnement changent selon les espaces et des études récentes croisant géo- et écocritique interrogent la construction imaginaire des territoires dans l'intrication d'un imaginaire de la nature et des activités humaines qui se déploient dans un espace (Tally Jr. et Battista, 2016). Cette question s'est aussi posée dans l'articulation de l'écocritique et des études postcoloniales, qui sont contemporaines dans leur développement (Marzec, 2007 ; Roos et Hunt, 2010 ; Huggan et Tiffin, 2015). À travers la mise en relation entre des espaces différents du globe, la manière complexe dont ils sont perçus par les différentes collectivités humaines mises en jeu par cette dynamique historique induit un travail de mise en perspective, dont on pourrait trouver les échos aussi bien chez Véronique Tadjo que chez Paule Constant pour le continent africain. Un type de questionnement similaire parcourt l'écoféminisme qui lie rapport à l'espace, situation sociale et rapport au corps dans la manière de se représenter la question de la nature (Campbell, 2008). Reste alors à savoir si ces tentatives de nuance permettent véritablement une sortie de la conception anthropocentrique de l'espace et

du monde.

Dans la perspective des travaux récents de l'écopoétique (Schoentjes 2015), ce troisième numéro de la revue *XXIX Reconnaissances littéraires* se propose de guetter, depuis le tournant du XXe siècle jusqu'à la littérature de l'extrême contemporain, les moments d'affleurement de cette remise en cause de l'anthropocentrisme et de la séparation entre nature et culture au profit d'une tentative d'approche de ce que le poète André du Bouchet désigne comme la « relation compacte appelée monde^[4] ». Comment le texte littéraire peut-il devenir le lieu d'une mise en rapport de l'humain et du non-humain ? Les études se concentreront, d'un genre littéraire à l'autre, sur des textes où de telles prises de conscience se font jour et vont de pair avec l'invention de formes nouvelles. Ce numéro de XXI/XX sera donc ouvert à des travaux sur les formes contemporaines lorsqu'elles témoignent d'un « parti-pris des animaux » (Bailly 2013) ou des « animots », selon le mot-valise proposé par Anne Simon, de la croyance « aux fauves » de l'anthropologue Natassja Martin^[5] aux « Adieux du primate aux primatologues^[6] » de Pierre Senges, des « lectures au zoo » organisées par Suzanne Doppelt^[7] qui se demande « ce que l'autruche voit dans le sable » aux performances de François Durif qui a « tout à apprendre de la mouche^[8] », de la « connaissance des becs » prônée par la poétesse sonore Axelle Glaie^[9] au *Journal d'un veau* de Jean-Louis Giovannoni^[10] ou aux *Neuf Consciences du malfini* de Patrick Chamoiseau^[11]. Ce qui se formule chez les écrivains contemporains en lien avec la conscience des enjeux environnementaux pourrait d'ailleurs trouver à s'enraciner dans les figures animales chez Colette ou René Vivien, dans les réécritures des contes de Marcel Aymé à Birago Diop, ou plus singulièrement dans *Le Lion* de Kessel ou *Gros-Câlin* d'Ajar/Gary. Autant de voix prêtées à « l'animal que donc je suis » (Derrida, 2006), voix qui peuvent muer en l'arbre ou en la plante « que donc je suis », si le « parti pris des animaux » devient celui des végétaux, des minéraux ou plus globalement du vivant qui bouleverse en profondeur notre conception du signe, ouvrant la voie à des écritures zoocentristes, dendrocentristes ou tout simplement en prise sur des *milieux* dont le *centre est partout et la circonférence nulle part...* Des propositions émanant du champ ouvert par le développement des *animal studies* seront donc plus que bienvenues.

Il serait fécond qu'à l'échelle de l'ensemble de ce numéro ces propositions soient mises en rapport avec l'héritage pongien et/ou avec un certain nombre de voix, poétiques (Segalen, Maeterlinck^[12], Michaux, Artaud, du Bouchet, Césaire, etc.) ou romanesques (Ramuz, Giono, Gracq, Claude Simon, Le Clézio, Pascal Quignard, etc.) capables (cette capacité serait bien sûr à interroger) d'un tel décentrement de la pensée et du langage. Les études portant sur les *majores* pourront y côtoyer une attention aux *minores* en particulier dans la littérature expérimentale du début du XXe siècle à aujourd'hui.

Comment donner voix au vivant dans son altérité et son intimité ? On pourra par exemple s'interroger sur le rôle de la fréquentation des artistes ou des scientifiques dans l'émergence de cette révolution copernicienne qui fait de l'homme un épiphénomène dans l'ordre du vivant, résultat d'une fusion symbiotique de bactéries, rappelle la biologiste Lynn Margulis pour laquelle celui-ci se place d'une certaine manière « au-

dessous » des bactéries : « L'humanité, minuscule partie d'une immense biosphère d'essence fondamentalement bactérienne, avec les autres formes de vie, doit se totaliser en une forme de cerveau symbiotique qui est au-delà de ce qu'il peut comprendre et se représenter vraiment. » (Margulis et Sagan 2002, p. 163)

Il sera également possible de questionner la représentation, par exemple celle des écocides, qu'elle soit fictive ou non fictive, comme prise de conscience de l'épuisement d'un certain humanisme alors que l'*anthropos* doit être repensé pour inclure « toute cette collectivité des existants liée à lui » et pourtant « reléguée [...] dans une fonction d'entourage » (Descola 2005, p. 19) dans une anthropologie qui, souligne Descola, s'est constituée en réduisant « la multitude des existants à deux ordres de réalités hétérogènes » (*ibid.*, p. 12).

Bibliographie

BAILLY, Jean-Christophe, *Le Parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois, 2013.

BOURGEOIS-GIRONDE, Sacha, *Être la rivière*, Paris, P.U.F., 2020.

BUELL, L. *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1995.

—, *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond*, Cambridge (MA, É.-U.), The Belknap Press of Harvard University Press, 2003 [2001].

—, *The Future of Environmental Criticism. Environmental Crisis and Literary Imagination*, Malden (MA, É.-U.), Blackwell Publishing, 2005.

BUEKENS, Sara, « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 13 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1299> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1299>

CAMPBELL, Andrea (dir.), *New Directions in Ecofeminist Literary Criticism*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2008.

CHONÉ, Aurélie, HAJEK, Isabelle et HAMMAN, Philippe, *Guide des humanités environnementales*, Presses universitaires du Septentrion, 2016, Environnement et société, 978-2-7574-1150-6. (10.4000/books.septentrion.19315). (hal-01876082).

COLLOT Michel, *La Pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, 2011.

DAHAN-GAIDA, Laurence, « Épistémocritique de la nature », dans Aurélie Choné, Isabelle Hajek et Philippe Hamman, *Guide des humanités environnementales*, Presses universitaires du Septentrion, 2016, Environnement et société, 978-2-7574-1150-6.

(10.4000/books.septentrion.19315). (hal-01876082), p. 173-182.

DERRIDA, Jacques, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.

DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, « Folio », Gallimard, 2005.

DESCOLA, Philippe, *Une écologie des relations*, Paris, CNRS, De vive voix, coll. « Les grandes voix de la recherche », 2019.

GASPAR, Lorand, *Approche de la parole*, Paris, Gallimard, 1978.

HUGGAN Graham et TIFFIN Helen, *Postcolonial Ecocriticism. Literature, animals, environment*, New York, Routledge, 2015 [2010].

JAQUIER, Claire, « Écopoétique, un territoire critique ». En ligne :
<https://www.fabula.org/atelier.php?Ecopoetique_un_territoire_critique> (consulté le 7/10/2020)

LATOUR, Bruno, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, La Découverte, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 2015.

MARGULIS, Lynn et SAGAN, Dorion, « Le cerveau symbiotique » dans *L'Univers bactériel*, trad. Gérard Blanc avec la collaboration d'Anne Beer, Paris, Seuil, 2002. Titre original : *Microcosmos, Four Billion Years of Evolution from Our Microbial Ancestors*, Summit Books, a division of Simon & Schuster, Inc., New York, 1986.

MARZEC, Robert, *An Ecological and Postcolonial Study of Literature, From Daniel Defoe to Salman Rushdie*, Palgrave Macmillan US, 2007.

MORTON, Timothy, *The Ecological Thought*, Cambridge (MA, É.-U.), Harvard University Press, 2010.

PEIRCE, Charles Sanders, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6 : C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), Cambridge (MA, É.-U.), Harvard University Press, 1931-1935 ; vol. 7-8 : A. W. Burks (dir.), même éditeur, 1958.

PERALDO, Emmanuelle, « Écocritique » dans Aurélie Choné, Isabelle Hajek et Philippe Hamman, *Guide des humanités environnementales*, Presses universitaires du Septentrion, 2016, Environnement et société, 978-2-7574-1150-6.
(10.4000/books.septentrion.19315). (hal-01876082), p. 165-172.

PHILLIPS, Dana, *The Truth of Ecology: Nature, Culture, and Literature in America*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2003.

ROOS, Bonnie et HUNT, Alex (dir.), *Postcolonial Green. Environmental Politics and World Narratives*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2010.

RUECKERT, William « Literature and Ecology », dans C. Glotfelty & H. Fromm (dir.), *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens, The University of

Georgia Press, 1996, p. 107. Paru à l'origine dans *Iowa Review*, vol. 9, no 1, 1978, p. 71-86.

SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Editions Wildproject, 2015.

STONE Christopher, *Les arbres doivent-ils pouvoir plaider ? Vers la reconnaissance de droits juridiques aux objets naturels*, trad. de Tristant Lefort-Martine, Lyon, Le Passager clandestin, 2017 [1972].

SUBERCHICOT, Alain, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Champion, 2012.

TALLY JR., Robert T. et BATTISTA, Christine M. (dir.), *Ecocriticism and Geocriticism. Overlapping Territories in Environmental and Spatial Literary Studies*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016.

UEXKÜLL, Jakob von, *Milieu animal et milieu humain*, trad. de l'allemand et annoté par C. Martin-Freville, Paris, Payot & Rivages, 2010 [1934].

VIGNOLA, Gabriel, « Écocritique, écosémiotique et représentation du monde en littérature », *Cygne noir*, no 5, 2017. En ligne : <http://revuecygnoir.org/numero/article/vignola-ecocritique-ecosemiotique> (consulté le 7/10/2020).

WESTPHAL, B. *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.

WHEELER, Wendy, « Figures in a Landscape: Biosemiotics and the Ecological evolution of Cultural Activity », *L'Esprit Créateur*, vol. 46, no 2, 2006, p. 100-110.

—, « Postscript on Biosemiotics: Reading Beyond Words – and Ecocriticism », *New Formation*, no 64, 2008, p. 137-154.

WHITE, Kenneth, *Panorama géopoétique – Théorie d'une tectonique de la Terre*, entretiens avec Régis Poulet, Carnets de la grande ERRance, 2014.

[1] « L'un des rares chercheurs à s'être engagé dans une telle démarche interdisciplinaire, alliant l'écologie scientifique à la critique littéraire, est [Dana] Phillips. Citant Bruno Latour et Richard Rorty, Phillips soutient qu'il importe de montrer les rapports de continuité entre nature et culture » (Vignola 2017)

[2] Charles Sanders Peirce, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 5 : C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), Cambridge (MA, É.-U.), Harvard University Press, 1931-1935, p. 448.

[3] « Jakob von Uexküll a élaboré le concept d'*Umwelt*, concept clé de la biosémiotique

qui réfère au fait que chaque espèce, que chaque individu au sein de chaque espèce, perçoit son environnement en fonction de ce qui lui est significatif aux fins de sa survie et d'après les sens que lui confère son anatomie. » (Vignola 2017)

[4] André du Bouchet, *Peinture*, Montpellier, Fata Morgana, 1983, p. 21.

[5] Natassja Martin, *Croire aux fauves*, Paris, Verticales, 2019.

[6] <https://remue.net/Pierre-Senges-Adieux-du-primate-aux-primatologues>

[7] Lectures de Sabine Macher, Cole Swensen, Frédéric Boyer, Suzanne Doppelt, Anne Portugal et Daniel Loayza, organisée par Suzanne Doppelt dans le cadre de sa résidence à la Ménagerie du Museum national d'Histoire naturelle (Paris V). En ligne : <https://remue.net/Lectures-au-zoo> (consulté le 13 octobre 2020).

[8] François Durif, *Signes de vie*. En ligne : <https://remue.net/francois-durif-signes-de-vie> (consulté le 13 octobre 2020).

[9] Axelle Glaie, *Ménure superbe*. En ligne : <https://remue.net/menure-superbe-2-par-axelle-glaie> (consulté le 13 octobre 2020).

[10] Jean-Louis Giovannoni, *Journal d'un veau*, roman intérieur, Paris, Deyrolle, 1996.

[11] Patrick Chamoiseau, *Les Neufs Consciences du malfini*, Paris, Gallimard, 2009.

[12] Maurice Maeterlinck, *La Vie des abeilles. La vie des fourmis. La vie des termites*, Paris, Plon, 1968.

11-Fatigue et repos des lettres. Travail, littérature, relecture

écrit par Pierre-Louis Patoine

Jonathan Hope, Université du Québec à Montréal, et Pierre-Louis Patoine, Sorbonne Nouvelle

En engageant nos corps, les pratiques littéraires s'inscrivent dans un contexte économique et écologique particulier, aujourd'hui profondément marqué par le capitalisme néolibéral. Ce contexte promeut un usage éphémère du texte où la lecture, vécue comme production-consommation, s'accélère pour permettre une accumulation de connaissances et d'expériences. La littérature *travaille*; elle devient un *travail*. Mais elle s'affirme également, parfois, comme une activité non-rentable, synonyme de repos, voire de perte ou à tout le moins d'une certaine forme de stabilité. À cette relation travail / repos se superpose une autre, plus écosystémique : celle entre le jour, moment de l'effort et de l'accomplissement, et de la nuit, moment de paresse, de sommeil, de rêve.

Cet article prolonge la critique historique des rythmes imposés au vivant par la modernité industrielle, notamment capitaliste (mais pas que : la célébration du travail et de la productivité du stakhanovisme soviétique peut en témoigner). Cette critique s'énonce déjà au XIX^e siècle avec *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue (1880) et prend les formes les plus diverses au siècle suivant : au cinéma avec Charlie Chaplin et son film *Modern Times* (1936), dans la gastronomie avec le mouvement *slow food* fondé par Carlo Petrini en 1986, ou dans le roman avec *La lenteur* de Milan Kundera (1995). Elle s'amplifie depuis la dernière décennie, à travers des publications telles qu'*Alienation and acceleration* de Hartmut Rosa (2010), *La société de la fatigue* de Byung-Chul Han (2010), *Global burn-out* signé par Pascal Chabot (2013), *The slow professor* cosigné par Maggie Berg et Barbara Seeber (2016), ou tout récemment *Les hommes lents* de Laurent Vidal (2020), et *De si violentes fatigues* de Romain Huët (2021). Nous nous proposons de reconsidérer notre rapport à la littérature à la lumière de cette critique. C'est en ce sens que nous envisagerons des rapports plus lents à la littérature, notamment la relecture, qui font du texte un espace habitable protecteur.

I. Régimes du travail et de l'épuisement infinis

Comme l'a étudié Roger Ekirch (2015), l'endormissement a une *histoire* : soumises à des forces sociales et économiques, les pratiques humaines de sommeil ont muté au fil du temps. Une des grandes transformations chez les dormeurs occidentaux, mise au jour par l'historien, est la transition d'un sommeil segmenté (biphasique) à un sommeil consolidé (monophasique). L'effet principal de cette transition serait la catégorisation de l'insomnie comme trouble ou maladie, alors qu'elle correspondrait plutôt à une manière de dormir ancestrale. Dans la mouvance de ces *sleep studies*, Jonathan Crary (2014) dénonce quant à lui une mutation brutale dans les vies humaines : celle de la perpétuité de la vie active, et la fin du repos, du sommeil et du rêve. Dans sa volonté de domestication biopolitique des corps et des populations, le régime du 24/7 ne saurait endurer la différence que représentent les rythmes circadiens, des rythmes géologiques et biologiques pourtant partagés par la quasi-totalité des choses sur Terre. Pour Crary, la corruption du sommeil et du corps par le travail atteint un point de non-retour avec les lumières du 18^e siècle - celles littérales des lampes à gaz comme celles métaphoriques du libéralisme philosophique - qui permettent, intimement de travailler sans fin. Nous voici donc propulsés dans une nouvelle ère, une nouvelle version de l'éternité, réglée sur l'économie de marché.

L'informatisation et le développement des réseaux de radio, de télé, et l'étendue toujours grandissante du *world wide web* ont exacerbé le devenir infini du travail. L'employé peut, doit dorénavant travailler à toute heure du jour et de la nuit, alors que de plus en plus d'activités ont été ajustées pour transcender les fuseaux horaires d'une planète qui ne dort jamais complètement. Le roman d'anticipation de Cory Doctorow, *Eastern Standard Tribe* (2004), pousse cette logique jusqu'à imaginer un monde socioéconomique progressivement restructuré par des tribus d'individus qui échappent aux contingences de la géographie en ajustant leur rythme circadien à celui d'un fuseau horaire auquel ils s'identifient. Cette « libération » des rythmes circadiens permet aux systèmes gestionnaires d'envisager le travail permanent, dont le corolaire est la consommation permanente. Celle-ci n'est-elle pas d'ailleurs devenue l'utilité

principale d'Internet, une forme technique qui favorise la transformation de la consommation en travail ? Contrairement aux commerces du quartier, Amazon, Cairn.info et Netflix sont ouverts à perpétuité. Nous avons intériorisé, au nom du progrès et de l'innovation technique, les contraintes, les impératifs et les rythmes du capitalisme contemporain, une nouvelle économie du travail qui renforce le caractère destructeur d'une compétition dérégulée, libérée des contraintes physiques et biologiques du cycle diurne-nocturne.

Une telle posture s'accorde bien avec la thèse connue de Max Weber selon laquelle, dans l'Europe luthérienne et calviniste des 16^e et 17^e siècles, « la valorisation religieuse du travail du métier temporel, exercé sans relâche et de façon permanente et systématique, est tenue pour le moyen suprême de l'ascèse » et constitue une condition de l'expansion de « l'esprit du capitalisme » (2008, 286). La valorisation de l'activité constante, du travail systématique et sans repos, participe ainsi à l'émergence du capitalisme industriel au 18^e siècle. Si le contexte religieux local nourrit son développement, celui-ci est également tributaire du commerce triangulaire qui s'érige alors en système global venant encadrer une course à la productivité entre les nations d'Europe occidentale. Le rythme soutenu et toujours plus frénétique de cette course sera importé sur les autres continents et imposé à leurs populations dites « paresseuses »; elle marquera notamment l'industrie sucrière coloniale qui, dès le 17^e siècle, développe des techniques de division et d'organisation du travail qui serviront de modèle aux manufactures européennes (Mintz 1986, 47). On pourrait ainsi mettre en continuité, en prenant soin de ne pas les confondre, les rythmes mécaniques imposés aux esclaves dans les plantations de canne à sucre des Caraïbes, à ceux qui ont été imposés aux ouvriers des usines au 19^e siècle - et qui demeurent aujourd'hui la source de nombreux conflits de travail. D'ailleurs ce n'est pas un moindre paradoxe que dans le capitalisme actionnarial postindustriel, les personnes-cadres s'imposent à elles-mêmes ces rythmes de travail jusqu'à l'épuisement (Chabot 2013, 13). Dans son analyse des sociétés gestionnaires, Vincent De Gaulejac note à ce sujet que « [l]e gestionnaire ne supporte pas les vacances. Il faut que le temps soit utile, productif, donc occupé. Le désœuvrement lui est insupportable » (2009, 83). Si l'« occupation » est déjà promue comme une vertu dans la culture monastique médiévale (Piron 2018, 15-16), et qu'un manuel du 16^e siècle destiné au « gentilhomme campagnard » lui recommande de s'assurer que ses « gens ne demeurent oisifs et ne perdent pas une minute de temps sans l'appliquer à quelque besogne » (cité dans Vigarello 2020, 83), c'est bien l'ordre temporel productiviste qui se généralise avec l'organisation moderne du travail qui bouleverse le mode de vie de plus larges pans de la population. Ce nouvel ordre temporel va jusqu'à modifier notre manière de dormir et de vivre la nuit : dans un grand mouvement d'encadrement et de régulation du sommeil, les humains occidentaux aujourd'hui dormiraient en moyenne trois heures et demie de moins par nuit qu'il y a un siècle¹. Ceci peut expliquer non seulement pourquoi nous sommes si fatigués (!), mais également le foisonnement de politiques de santé au travail qui insistent sur la qualité de vie. Un employé en santé, qui dort bien, est un employé lucratif : le bien-dormir est alors mis au service de la productivité et strictement adapté à la réalité du travail.

II. Les lettres dans le tourbillon du travail perpétuel

Les pratiques littéraires ne sont pas à l'abri de cette idéologie du travail et de l'épuisement. Un exemple bien connu : Gustave Flaubert associant son art à un dur labeur. Ses correspondances sont criblées de références à l'acharnement avec lequel il abat le travail, y compris ce conseil (souvent cité) à Louise Colet, formulé quelques années avant la rédaction de *Madame Bovary* : « on n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée » (Barthes 1968, 49). Ailleurs, Flaubert se plaint des journées peu productives, ou de ces centaines de pages de notes préparatoires.

Contemporain de Flaubert, l'américain Henry David Thoreau valorise également un rapport à l'art et à la culture placé sous le signe de l'effort conscient et de l'activité rentable. Personnage ambigu, Thoreau est à la fois une figure emblématique du *self-made man* (cet homme productif, libéral et démocratique qui réussit sa vie grâce à ses propres efforts et qui contribue à la formation de l'Amérique), et un oisif, ascétique, et environnementaliste assumé. Pourtant, dans *Walden*, Thoreau inféode régulièrement l'activité artistique au travail acharné. Il écrit en ce sens : « la réforme morale est un effort pour rejeter le sommeil [...] Nous devons apprendre à nous ré-éveiller et à nous garder éveillés, non par des aides mécaniques, mais par l'attente infinie de l'aube, qui ne nous abandonne pas dans notre sommeil le plus profond » (2000, 85). Plus loin, Thoreau déclare que l'homme de lettres n'échappe pas à cette logique de travail, décrivant la bonne lecture comme « un exercice noble, une épreuve plus difficile que n'importe quelle activité dont nous avons coutume. Cela réclame un entraînement d'athlète, l'application d'une vie entière à cette tâche » (95-96). Et il ajoute : « Cela seul est lecture, dans un sens élevé, non ce qui nous berce comme un luxe et endort les facultés plus nobles, mais bien ce qui nous demande de nous tenir sur la pointe de pieds, en y consacrant les heures où nous sommes les plus alertes et éveillés » (99). Thoreau propose donc une axiologie des états de conscience, valorisant la lecture comme un travail diurne qui consiste à extraire une plus-value cognitive de l'œuvre d'art, et non comme un loisir nocturne, temps de repos et d'endormissement. Cet éthos de la croissance commande à l'individu une constante amélioration afin qu'il ou elle puisse participer activement et journallement au développement de la société.

Le caractère productif de la littérature est un motif récurrent. Dans « L'ère du soupçon », Nathalie Sarraute fait l'éloge du lecteur travailleur, celui qui « n'a jamais vraiment rechigné devant l'effort » (2019, 64). Autant le lecteur d'œuvres classiques que celui des œuvres plus exigeantes de l'après-guerre refusent « de demander au roman ce que tout bon roman lui a le plus souvent refusé, d'être un délassement facile » (78). Ainsi, ils emboîtent le pas au romancier qui doit « découvrir de la nouveauté » et éviter de commettre le « crime le plus grave : répéter les découvertes de ses prédécesseurs » (79). Cette position n'est pas sans rappeler celle défendue quelques années plus tard par Roland Barthes. Dans *Le plaisir du texte*, Barthes pense une littérature qui serait libérée du stéréotype et de l'idéologie grâce à son rapport privilégié à la nouveauté et à la jouissance.

Pour échapper à l'aliénation de la société présente, il n'y a plus que ce moyen : *la fuite en avant* [...] toutes les institutions officielles de langage sont des machines ressassantes : l'école, le sport, la publicité, l'œuvre de masse, la chanson, l'information, redisent toujours la même structure, le même sens, souvent les mêmes mots : le stéréotype est un fait politique, la figure majeure de l'idéologie. En face, le Nouveau, c'est la jouissance. (2002b, 243-244)

La « vraie » littérature servirait ainsi à créer de la nouveauté qui nous affranchit de la répétition. Pour jouir, il faut « fuir en avant », innover, rester en éveil face aux « machines ressassantes » de l'idéologie. Ailleurs, Barthes attribue à l'écriture la capacité de « produire des sens nouveaux, c'est-à-dire des forces nouvelles, s'emparer des choses d'une façon nouvelle, ébranler et changer la subjugation des sens » (2002a, 100). Ces commentaires participent d'une valorisation du nouveau en art répandue chez les intellectuels européens d'après-guerre. On trouve une de ses formulations les plus saisissantes dans la critique de l'industrie culturelle formulée quelques années plus tôt par Max Horkheimer et Theodor Adorno. Dans leur *Dialectique de la Raison*, ils dénoncent l'instrumentalisation commerciale de l'art aux mains de l'industrie culturelle :

[L]es éléments inconciliables de la culture, l'art, et le divertissement, sont subordonnées à une seule fin et réduits ainsi à une formule unique qui est fausse : la totalité de l'industrie culturelle. Celle-ci consiste en répétitions. (1983, 202)

L'intensification de la culture de masse s'impose par la réitération. Accompagnant un certain développement hégémonique de la science, de la technique et de l'économie au 20^e siècle, celui de l'industrie culturelle aurait exacerbé l'aliénation des classes soumises à son emprise abrutissante. C'est pourquoi, d'après Horkheimer et Adorno, seules les avant-gardes autonomes auxquelles l'industrie culturelle « est totalement opposée » (137) peuvent nous libérer des ronronnements de l'idéologie que véhicule cette industrie.

Des pratiques littéraires désaliénantes, jouissives, seraient alors des pratiques marquées par l'éveil, l'innovation et la productivité. Ainsi, pour Umberto Eco (1965), ce qu'il nomme l'*œuvre ouverte* est celle qui est propice à l'accroissement de significations et qui invite les lecteurs à *produire* toujours plus d'interprétations. Il n'est pas anodin à cet égard que l'exemple type de l'œuvre ouverte que propose Eco soit *Finnegans Wake* de James Joyce : ce roman expérimental emblématique de la modernité investit les états limites du sommeil et du rêve, et exige un lecteur souffrant, dans les mots souvent cités de Joyce, d'une « insomnie idéale » (2012, 95). L'objectif n'est pas de bannir le sommeil afin de travailler le roman, mais, plus surnoisement, de mettre le sommeil au travail de l'interprétation. Dans le même esprit, la « mort de l'auteur » diagnostiquée par Barthes en 1968, libère les lectrices et les lecteurs tout en les faisant entrer dans le régime de la productivité. Barthes écrira justement, dans une perspective proche de celle d'Eco : « [l]e texte [authentique] est une productivité [...] le texte 'travaille' [la langue], à chaque moment et de quelque côté qu'on le prenne »

(2002c, 448).

Pour être clair, il ne s'agit pas ici d'accuser Sarraute, Barthes, Eco, Joyce, Adorno et Horkheimer d'avoir tenté de mettre en place d'un régime productiviste ou gestionnaire de la lecture. Mais il est curieux de constater qu'ils ont par moments mobilisé des références et des valeurs similaires à celles qui se déploient dans le monde du travail intensifié : comme si le projet moderniste visant la création d'expériences littéraires nouvelles et libérant les lecteurs avait trouvé son revers funeste dans un système économique basé sur l'accélération de la production et la croissance de la consommation.

Le caractère innovant incarné par des œuvres exigeantes a pu représenter une sorte de libération, une garantie de l'autonomisation des lettres. Or, le principe d'innovation est progressivement, mais sûrement devenu une nouvelle source d'aliénation. Les systèmes gestionnaires, qui se fauillent et s'imposent dans les milieux de l'enseignement et de la culture, possèdent leur logique propre. Ils normalisent une vision unidimensionnelle et instrumentaliste de la littérature où l'innovation apparaît comme une fin en soi. Aujourd'hui, la justification des lettres par le travail utile et rentable est reconduite, réaffirmée avec force. Une telle pression est à l'œuvre dans l'industrie de l'édition qui doit soutenir le rythme des rentrées littéraires, des salons et des foires, et qui doit se conformer aux exigences sans cesse renouvelées du numérique. Elle est évidente dans nos départements de lettres, notamment avec la quête perpétuelle de nouveaux axes de recherche et la course aux subventions qui investissent et consolident un imaginaire de l'innovation infinie. Pensons notamment aux subventions dites à *haut risque / haut rendement*, qui célèbrent l'innovation et l'audace, qualités que favoriseraient la flambée de sommes importantes sur de courtes périodes. Alors que les pratiques littéraires sont contraintes à explorer et à expérimenter avec le nouveau, nous sommes en droit de nous demander ce que vaut l'injonction d'innovation *elle-même répétée*. Paradoxalement, la nouveauté se trouve consacrée en stéréotype, voire, en termes barthésiens, en *mythe*. Ne gagnerait-on pas à interpréter cette injonction d'innovation comme le symptôme d'une culture prisonnière d'une « tradition du nouveau », dont la seule finalité est sa propre croissance?

III. Bis repetita placent : se reposer dans la relecture

En s'appropriant une éthique de l'innovation, de la production et de l'éveil, le champ de la littérature et les pratiques qui le structurent ont pu participer à l'accélération culturelle et à la dégradation de la vie naturelle. Comment réaménager le champ littéraire afin de résister à ces impératifs de productivité? Comment protéger ses voies d'évasion, et rester sensibles aux logiques cycliques du rêve, de l'oisiveté et du repos? Autrement dit, quels sont les usages homéostasiques de la littérature, des usages qui permettraient de réguler et de stabiliser nos manières d'habiter un quotidien régit une idéologie productiviste? Car ces usages existent bel et bien; or ils restent sous-théorisés. En ce sens, nous manquons de catégories critiques pour parler de ces œuvres qui ne demandent pas de travail et qui ne sont pas innovantes, des œuvres « paresseuses » qui nous emportent et nous absorbent, voire qui nous ennuiant. Quelle place donnons-nous aux œuvres faciles et familières, qui refusent *l'érotique du*

Nouveau (Barthes 2002b, 243) et qui ne sont pas cooptées par des régimes de productivité? On pourrait évoquer ici certains exercices d'écritures, par exemple l'écriture automatique des surréalistes, la tenue d'un journal, la fan fiction. Il est d'ailleurs probable que le refus du travail de l'intelligence motive une large part de lectrices et de lecteurs qui recherchent un état physiologique apaisant et réparateur, avoisinant le sommeil. C'est d'ailleurs souvent la lecture qui fait glisser enfants et adultes dans les bras de Morphée. La littérature mène donc aussi bien à l'effort innovant qu'au confort reposant, ou à des expériences divertissantes ou consolatrices, typiques par exemple des romans historiques ou sentimentaux, des genres populaires bien établis.

C'est justement à travers ces genres qu'Emma Bovary et un de ses amants, Léon Dupuis, abordent la littérature. Emma, on le sait, est une grande lectrice de romans sentimentaux et de romans de chevalerie; elle ne peut qu'être perdante dans le cadre réaliste du roman de Flaubert. L'impulsivité et l'insouciance d'Emma sont indissociables de la mise en garde, à peine voilée, que fait Flaubert à l'endroit de ce qu'on appellerait aujourd'hui, la *chick lit* et la *fantasy*. Dans une discussion sur leurs préférences littéraires, Léon souligne le grand plaisir qu'il a à lire au coin du feu :

- On ne songe à rien, continuait-il, les heures passent. On se promène immobile dans des pays que l'on croit voir, et votre pensée, s'enlaçant à la fiction, se joue dans les détails ou poursuit le contour des aventures. Elle se mêle aux personnages; il semble que c'est vous qui palpitez sous leurs costumes.
- C'est vrai! C'est vrai! disait-elle. (1964, 602)

Assistant à la discussion, Charles Bovary ne peut s'empêcher de reprocher à sa femme : « elle aime mieux, quoiqu'on lui recommande l'exercice, toujours rester dans sa chambre à lire » (602). Entendons-nous ici Flaubert lui-même valoriser l'effort, l'entraînement et le travail, et condamner la paresse qu'encouragent des œuvres faciles?

Du haut de son poste dans une prestigieuse université de l'*Ivy League*, Vladimir Nabokov dénigrait Emma Bovary, ou ce qu'elle représente, cette « philistine » étalant sa « vulgarité mentale » (1980, 143)² : « Emma Bovary est une mauvaise lectrice. Elle lit des livres émotivement, d'une façon superficielle et juvénile » (136). Nabokov qualifie Emma, sans détour, de *bad reader*, une formule qu'il réutilise dans l'analyse de la discussion littéraire entre Léon et Emma, selon lui une « bible du mauvais lecteur » (150). Nabokov écrit :

Les livres ne sont pas écrits pour ceux qui aiment les poèmes qui font pleurer, ou pour ceux qui aiment des personnages nobles mis en prose, comme le pensent Léon et Emma. Seuls les enfants peuvent être excusés pour s'être identifiés aux personnages d'un livre, ou pour aimer des histoires d'aventures mal écrites. Mais c'est ce que font Emma et Léon. (150)

Or, que Nabokov le veuille ou non, nous avons tous et toutes un peu d'Emma en nous. C'est pour un confort similaire à celui recherché par Emma que des lecteurs et lectrices compulsent ou dévorent des œuvres qui ne leur sont pas désignées (dont ils ne sont pas des « lecteurs idéaux » comme diraient Joyce-Eco), par exemple un adulte « cultivé » lisant une bande dessinée classique ou un roman jeunesse. La reconnaissance de ce partage n'entraîne pas l'abandon de la riche tradition moderniste, des avant-gardes et des œuvres ouvertes; elle n'entraîne pas le désaveu des approches critiques de la littérature. La lecture d'œuvres qui seraient, pour Nabokov, « bien écrites » peut certainement s'opposer aux rythmes machiniques de la Modernité en soustrayant du temps et de l'énergie à l'effort gestionnaire et en le dépensant dans une pratique littéraire. Or, placée sous le signe du progrès, de l'éveil et de la productivité, cette lecture exigeante reproduit la logique du travail infini. Face à cette lecture laborieuse, les lectures de loisir et les lectures-perte-de-temps paraissent alors comme des activités parasites qui contreviennent aux exigences de l'innovation. Tout compte fait, Emma Bovary nous enjoint à revivifier des pratiques de lecture immersive et sensible, de relecture et, pourquoi pas, les « histoires d'aventures mal écrites ».

La relecture – entendue ici comme le recyclage et la réutilisation des textes – est une pratique propre à déstabiliser tout particulièrement les conceptions linéaires du progrès. Étonnamment subversive, la relecture de loisir peut être frappée par l'opprobre (notamment dans un contexte universitaire) : elle est une stagnation mentale, un gaspillage de temps dans un monde où chaque seconde doit être rentable. La relecture devient un plaisir coupable, soumise aux mêmes pressions que le sommeil pris dans la nasse des systèmes gestionnaires. Elle implique le rejet d'une idéologie de l'innovation qui valorise avant tout l'acquisition, l'exploitation et l'élimination de produits culturels. Meyer Spacks, dans son ouvrage *On rereading*, nous rappelle justement que la relecture est sécurisante, qu'elle nous abrite du stress de la vie quotidienne, qu'elle facilite le sommeil et permet de revenir dans le temps, de ralentir la fuite en avant. Elle joue ainsi un rôle homéostatique car, comme l'explique Spacks, « bien que l'on puisse relire pour mieux comprendre un texte, on peut supposer que les habitués de la relecture (moi y compris) relisent surtout par plaisir, pour se détendre. On cherche parfois à atténuer plutôt qu'à intensifier notre conscience » (2011, 33). Ces caractéristiques cruciales de la relecture entrent en contradiction avec les normes cognitives et comportementales qui règlementent une partie importante du champ littéraire. En réglant la question du récit, de son déroulement et de son dénouement, en réglant aussi l'effet de surprise devant un texte nouveau, la relecture libère des ressources attentionnelles qu'il est possible d'attribuer à d'autres tâches, que ce soit la conscience de divergences entre l'intention de l'auteur et nos réactions de lecteur, ou l'établissement de nouveaux liens avec le contexte socio-historique, ou bien un investissement sensoriel et corporel plus fort. Spacks écrit : « Les relectures successives élargissent l'espace de liberté qui entoure un livre et, ce faisant, les réactions possibles du lecteur » (12). La relecture rend donc possible une nouvelle expérience du texte qui n'est pas fondée sur un travail volontaire :

La relecture, pour moi, est un processus d'attention rehaussée, même lorsqu'elle m'apparaît comme un délassement ; et 'faire attention' constitue le geste fondateur

de la critique littéraire. Cependant, je ne concentre pas délibérément mon attention sur des passages particuliers lorsque je relis. Il faut utiliser la voix passive : l'attention est donnée. Je n'ai pas l'impression de choisir ce que je remarque tout à coup ; c'est le texte qui demande mon attention en des endroits inattendus, et se révèle ainsi sous un jour nouveau. (16)

Spacks envisage ici une relecture réceptive, proche de la « sage passivité » de Wordsworth ou de la « capacité négative » de Keats, qui s'oppose à la « recherche irritée de faits rationnels », à cette lecture enchaînant jugements et interprétations, problèmes et solutions (70). La relecture dépend donc d'une capacité à se laisser affecter par un texte déjà connu, nous le montrant « sous un jour nouveau ». Cette capacité ne nous engage pourtant pas dans un travail délibéré et conscient que demandent la production d'interprétations nouvelles et la maîtrise intellectuelle de formes innovantes. Emma Bovary, faisant justement preuve de cette capacité singulière, serait alors une lectrice non plus mauvaise, mais experte, capable d'atténuer sa conscience et de recevoir le texte dans toute sa puissance expérientielle. Ce faisant, elle se *repose* sur une parole partagée, celle d'une littérature accueillante qui abrite temporairement ses lectrices de l'aliénation de la vie moderne; une littérature capable d'être lue sans les lumières de la rationalité qui voudrait s'imposer comme unique accès au monde.

Contrevenant au rythme soutenu de la productivité, la relecture favorise la suspension d'une certaine conscience réflexive, plongeant les lecteurs et les lectrices dans des textes déjà connus qui, lorsqu'ils sont largement partagés, participent au maintien d'une culture commune. Se « laisser aller » à ces récits revient donc, pour l'individu, à se reposer entre les mains d'un imaginaire collectif. Cela ne lui permet sans doute pas de rattraper les trois heures et demie de sommeil disparues au fil du dernier siècle, mais à tout le moins le relecteur « passe le temps » en marge de l'ordre temporel dystopique du 24/7 décrit par Crary. Que le repos de l'esprit rationnel passe par une plongée dans le fond commun des lettres, nous rappelle la structure même du sommeil. Dans « Le sommeil, la nuit » Maurice Blanchot faisait d'ailleurs remarquer que les effets bénéfiques du sommeil et du rêve dépassent largement les limites de l'individu. La dormeuse et le rêveur ne sont pas des solitaires qui perdent leur temps, arrachés à l'histoire. Ils vivent plutôt une autre forme de temps, un temps partagé, indissociable de l'organisation sociale, des vicissitudes et des accomplissements de l'espèce. Le sommeil extirpe l'individu de son action délibérée et le met entre les mains d'une communauté, des autres qui veillent. Blanchot note à cet effet que « le sommeil est un acte de fidélité et d'union » (1988, 358) avec le monde.

Comment intégrer nos usages de la littérature à ces trames cycliques de la vie ? La lectrice absorbée et détendue devant un texte familier fait, comme le dormeur, l'expérience d'une certaine désindividuation. Serait-il envisageable de ralentir les rythmes de la culture pour développer une relation familière à celle-ci, une relation habitationnelle où les corps s'abritent de la tension causée par les rythmes machiniques du capitalisme contemporain et de la consommation exhaustive des ressources qu'il implique ? Ainsi, ce ne serait plus par l'invention de nouveaux langages, célébrés par

Sarraute, Nabokov, Eco, Barthes, Adorno et Horkheimer, que nous échapperions à la répétition aliénante des discours de pouvoir, mais en opposant, aux injonctions d'innovation et d'accélération, des manières plus tranquilles d'habiter les textes et nos corps, parmi nos semblables et au sein d'un environnement planétaire partagé.

[1](#) « Au fil du vingtième siècle, il y a eu des offensives régulières contre le temps accordé au sommeil – maintenant l'adulte nord-américain moyen dort approximativement six heures et demie par nuit, une érosion des huit heures de la génération précédente, et (c'est difficile à croire), en diminution de dix heures depuis le début du vingtième siècle. Vers la moitié du vingtième siècle, l'adage familial selon lequel « nous passons le tiers de notre vie endormis » semblait avoir une certitude axiomatique, une certitude qui continue d'être minée » (Crary 2014, 11, traduction personnelle).

[2](#) Suzanne Fraysse aborde cette situation par le biais de l'éthique et du désir, en envisageant la mauvaise lectrice que serait Emma à l'aune des habitudes de lecture (élitistes) de Flaubert et Nabokov. Elle dénonce « la mauvaise foi de [leur] posture moralisatrice ». Plus loin, Fraysse remarque, en parfaite résonance avec notre argument, que « [l]a déontologie de la lecture formulée par Nabokov s'entache indiscutablement de préjugés culturels éculés, et que le discours critique actuel, soucieux de légitimer l'étude littéraire au sein des universités, reprend bien souvent à son compte lorsqu'il distingue l'utilisation (libre, ludique, voire délirante) de l'interprétation (sérieuse, légitime) des textes » (2004, par. 37).

Bibliographie

Barthes, Roland, « Flaubert et la phrase », Word n° 24 vol. 1-3, 1968, p. 48-54.

_____ « Dix raisons d'écrire », Œuvres complètes III, Paris, Seuil, 2002a [1969].

_____ Le plaisir du texte, Œuvres complètes IV, Paris, Seuil, 2002b [1973].

_____ « Texte (théorie du) », Œuvres complètes IV, Paris, Seuil, 2002c [1973].

Berg, Maggie & Barbara Seeber, *The Slow Professor. Challenging the Culture of Speed in the Academy*, University of Toronto Press, 2016.

Blanchot, Maurice, « Le sommeil, la nuit », *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988 [1955].

Chabot, Pascal, *Global burn-out*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

Chaplin, Charlie, *Modern Times*, United Artists, 1936.

Crary, Jonathan, *24/7. Terminal Capitalism and the Ends of Sleep*, London, Verso, 2014.

- De Gaulejac, Vincent, *La société malade de gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Seuil, 2009.
- Doctorow, Cory, *Eastern Standard Tribe*, New York, Tor Books, 2004.
- Eco, Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil 1965 [1962].
- Ekirch, Roger, « The Modernization of Western Sleep: or, Does Insomnia Have a History? », *Past & Present*, vol. 1, n° 226, 2015 p. 149-192.
- Flaubert, Gustave, *Madame Bovary. Mœurs de province*, in *Œuvres complètes I*, Paris, Seuil, 1964 (1857), p. 573-692.
- Fraysse, Suzanne, « Madame Bovary est-elle une mauvaise lectrice? L'éthique de la lecture selon Flaubert et Nabokov », in Nicole Terrien et Yvan Leclerc (dir.), *Le bovarysme et la littérature de langue anglaise*, Mont Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2004, p. 123-144.
- Han, Byung-Chul, *La société de la fatigue*, traduit de l'allemand par Julie Stroz, Oberhausbergen, Circé, 2010 [*Müdigkeitsgesellschaft*, 2014].
- Horkheimer, Max et Theodor Adorno, *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983 [*Dialektik der Aufklärung*, 1947].
- Huët, Romain, *De si violentes fatigues. Les devenirs politiques de l'épuisement quotidien*, Presses universitaires de France, 2021.
- Joyce, James, *Finnegan's Wake. The Restored Edition*, London, Penguin, 2012 [1939].
- Kundera, Milan, *La lenteur*, Paris, Gallimard, 1997 [1995].
- Lafargue, Paul, *Le droit à la paresse*, Paris, Maspero, 1978 [1880].
- Spacks, Patricia Meyer, *On rereading*, Cambridge, Harvard University Press, 2011.
- Mintz, Sidney W., *Sweetness and Power. The Place of Sugar in Modern History*, New York, Penguin Books, 1986.
- Nabokov, Vladimir, « Gustave Flaubert. Madame Bovary », *Lectures on Literature*, New York, Harcourt, 1980 p. 125-178.
- Piron, Sylvain, *L'occupation du monde*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2018.
- Rosa, Harmut, *Alienation and Acceleration. Towards a Critical Theory of Late-Modern Temporality*, Aalborg, Nordic Summer University Press, 2010.
- Sarraute, Nathalie, *L'ère du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard 2019 [1956].

Thoreau, Henry David, *Walden and Other Writings*, New York, The Modern Library, 2000 [1854].

Vidal, Laurent, *Les hommes lents. Résister à la modernité XVe-XXe siècle*, Paris, Flammarion, 2020.

Vigarello, Georges, *Histoire de la fatigue. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 2020.

Weber, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Paris, Flammarion 2008 [Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus, 1920].

[Le Guin / Stengers : aventures de pensée](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

Ce numéro a été conçu en hommage à la grande dame de la science-fiction et de la fantasy américaine, Ursula K. Le Guin (1929-2018). Grande, comme sont grands les territoires sur lesquels elle entraîne nos imaginations : des archipels de Terremer jusqu'aux planètes de l'Ekumen, d'une Californie future jusqu'à l'antiquité romaine, Le Guin nous plonge dans des mondes où se pensent éthique et esthétique planétaires, communautés inter-espèces, sociétés anarchistes ou hermaphrodites, savoir indigène, intelligence végétale... des mondes qui mettent en jeu notre épistémè, moderne et occidental, pour mieux en percevoir les nuances, ses ombres violentes comme ses lumières.

[Parution : Écologies de l'immersion](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

Chères et chers collègues,

Nous avons le plaisir de vous annoncer la parution du dernier numéro de *Kinéphanos* : « Écologie de l'immersion » disponible en libre accès ici : <https://www.kinephanos.ca/2020/ecologies-de-limmersion/>.

La table des matières se trouve ci-bas.

En vous souhaitant bonne lecture, santé et sérénité,

Gabriel Gaudette, Carl Therrien et Pierre-Louis Patoine

Immersion for Entangled Audiences:

The Nonhuman World and Affective Patterning in Narrative Experiences

MARCO CARACCILO

Ghent University

Shimmer et Chimère.

Genre, transe et rimes à l'ère de l'anthropocène dans Annihilation de Jeff Vandermeer et Alex Garland

CLÉMENT HOSSAERT

Université de Montréal

Immersion sous contrainte et écologie des territoires hostiles dans la série Metro :

enjeux ludiques et affectifs de la pratique vidéoludique en milieu post-apocalyptique

GUILLAUME BAYCHELIER

Université Bordeaux Montaigne

Incorporation et écologie sonore vidéoludiques : la marche sonore comme outil d'analyse

CHARLES MEYER

Université Panthéon-Sorbonne - Paris 1 & OMNSH

Éléments naturels et espaces immersifs dans les œuvres de Doug Aitken à l'ère de l'Anthropocène

MARIE-LAURE DELAPORTE

Université Paris Nanterre

Les modalités de captation d'attention dans l'art immersif à l'ère de l'anthropocène

MEHREZ ABASSI

Université Aix-Marseille

Langage intérieur / Espaces intérieurs. Inner Speech / Inner Space

écrit par Pierre-Louis Patoine

Pourquoi se parler, intérieurement ? De quoi nous parlons-nous ? Comment se structurent nos espaces mentaux ? L'abondance des études sur le langage intérieur ces dernières décennies est spectaculaire. Néanmoins, des lacunes subsistent et des pans

entiers restent à explorer, comme la question des espaces intérieurs. La représentation des espaces intérieurs n'a généralement été abordée que sous un angle métaphorique, ou indirect. Les liens entre espaces intérieurs et langage intérieur n'ont guère été explorés au sein d'une discipline et encore moins à l'interface entre plusieurs disciplines. L'objectif de ce numéro d'Épistémocritique est de poser des premiers jalons dans cette direction, à la convergence entre linguistique, neurosciences, études littéraires, théâtrales et cinématographiques.

[Introduction : Inner Voices and Representation of Inner Spaces](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

Abstract :

What is this little voice in our head? What is it used for? Why talk to ourselves, silently or out loud? What are the forms and modes of inner language? And what role does it play in our relationship to literature, theater, film? In spite of the abundant studies that have been published these last forty years, mostly in English, most account of inner speech begin with the avowal of a lack of comprehension (see for example, the recent monograph by sociologist Norbert Wiley, 2016). Let us attempt to go beyond such avowal by distinguishing the questions that have polarized research, the disciplinary configurations of this research, and their possible deficiencies (for a fuller state of the art on inner speech, see Bergounioux, 2001, and Smadja, forthcoming). Within the study of inner speech, important zones remain unexplored; one of these is inner space – the mental representation and experience of space – as it has mostly been discussed in an indirect and/or metaphorical manner, when it is discussed at all. This can be surprising, as inner speech appears as a crucial tool for the construction of the imagined spaces that we daily inhabit, when we remember familiar environments, when we project ourselves in the fictional spaces of a novel, when we daydream, or when we plan a trip to an actual place. The current issue of Epistémocritique explores this zone, at the conjunction of inner space and inner speech. To orient ourselves in this exploration, we propose in this introduction a few milestones that have been structuring the field of inner speech studies.

[Introduction : Voix et représentations intérieures de l'espace](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

Résumé :

Qu'est-ce que cette petite voix dans notre tête ? À quoi sert-elle ? Pourquoi se parler, en

son for intérieur ou à voix haute ? Quelles sont les formes et les modalités de langage intérieur ? Et quel rôle joue-t-il dans notre rapport au texte littéraire, théâtral ou cinématographique ? Malgré d'abondantes publications ces quarante dernières années, principalement en anglais, la plupart des études sur la parole intérieure commencent par un sempiternel constat de méconnaissance. Récemment encore, le sociologue Norbert Wiley (2016) ne déroge pas à cette règle tacite. Il faudrait en réalité distinguer soigneusement les questions qui ont polarisé l'attention, les disciplines qui restent peu impliquées, et les lacunes qui s'en suivent (pour un état de l'art plus complet sur le langage intérieur, voir Bergounioux, 2001, et Smadja, à paraître). Au sein d'un domaine où il subsiste encore des pans entiers à explorer, l'espace intérieur, c'est-à-dire les représentations mentales de l'espace, a un statut particulier, puisqu'il n'est quasiment pas abordé ou seulement de façon indirecte et/ou métaphorique. Pourtant, notre parole intérieure participe de l'élaboration des espaces imaginés que nous habitons au quotidien, qu'il s'agisse de nous remémorer des environnements familiers, de nous projeter dans des espaces fictionnels lors de la lecture d'un roman ou à l'occasion d'une rêverie, ou de planifier un déplacement vers un lieu réel. Le présent numéro d'Épistémocritique – Revue de littérature et savoirs vise à remédier à ce manque, en explorant les liens entre parole et espace intérieurs. Afin de nous mieux orienter dans cette exploration, nous vous proposons maintenant quelques repères qui ont jalonné l'histoire de ce domaine.

Notes sur les auteurs

écrit par Pierre-Louis Patoine

Maîtresse de conférences HDR à l'université Bordeaux Montaigne, **Béatrice Bloch** a publié deux ouvrages sur le roman contemporain (1998) et le récit poétique contemporain (2017). Elle est également l'auteur de nombreux articles sur la fiction contemporaine, la lecture, la théorie du cinéma, la poésie contemporaine et l'imaginaire littéraire. Elle est spécialiste de Claude Simon, Julien Gracq, Chloé Delaume, Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Marie-Claire Ropars-Wuilleumier. Elle dirige depuis 2017 le département des lettres.

beatrice.bloch@orange.fr

Thomas M. Byron holds a J.D. from Emory University and more recently completed a Ph.D. at Boston University upon defending his dissertation : *Of Evolution, Information, Vitalism and Entropy: Reflections on the History of Science and Epistemology in the Works of Balzac, Zola, Queneau, and Houellebecq*. His most recent published work has taken an interdisciplinary approach to the legal sphere – his article in the Pace Law Review employed a Bergsonian lens to propose a deconstruction of the legal notion of creativity in copyright law, and his most recent article applies Pierre Duhem's philosophy of science to copyright's treatment of scientific theory.

tbyron@bu.edu

Qualifié comme maître de conférences, **Jean-Michel Caralp** est chargé de cours en littérature française à l'université de Montpellier. Sa thèse a été consacrée au « Vertige de la prémonition de Maeterlinck au surréalisme », sujet qu'il explore avec une approche à la fois littéraire ou esthétique et neurobiologique. À partir de 2010, il a été chargé de former et de piloter un réseau d'écoles doctorales arts et médias réunissant 13 universités. Il consacre à présent sa recherche aux questions de temporalité dans la littérature française aux xix^e et xx^e siècles et aux relations de la littérature avec les sciences ou technologies, plus particulièrement avec la psychiatrie et la neurobiologie. Il est membre associé du RIRRA21.

jmcaralp@gmail.com

Qualified as a lecturer, **Jean-Michel Caralp** teaches French Literature at the University of Montpellier. His thesis studied « The Vertigo of Premonition in Modern Literature from Maeterlinck to Surrealism » both with literary or aesthetic and neurobiological approaches. Since 2010, he was commissioned to organize and lead a network connecting thirteen French universities around the Arts and Medias research fields. His current research deals with temporality in the xixth and xxth centuries French Literature and with the links between literature and the sciences, technologies and above all psychiatry and neurobiology. He is an associate member of RIRRA21.

jmcaralp@gmail.com

Christof Diem is a university assistant at the Department of English at the University of Innsbruck (Austria). He is currently working on his PhD project on mind wandering and grotesque thought structures in Shakespearean drama. He studied English Philology and Linguistics as well as French Literature and Linguistics at the University of Innsbruck and at Université René Descartes, Paris 5, Sorbonne. His research interests include British theatre, cognitive literary studies, postmodernism/poststructuralism and gender studies/queer studies.

christof.diem@uibk.ac.at

Dr. **Isabel Jaén** holds PhDs from Purdue University and the Universidad Complutense de Madrid (Spain). She is Professor of Spanish at Portland State University (United States). Her research fields include early modern literature and psychology, cognitive literary studies, contemporary literature and film, historical memory, women studies, migration, and transatlantic studies. Dr. Jaén is co-president of LALISA (Latin American, Latino, and Iberian Studies Association) and co-director of Cine-Lit (a partnership between several Oregon universities and the Portland International Film Festival aimed

at promoting Hispanic film and fiction). She is also co-founder and former co-director (2005-2015) of the Literary Theory, Cognition, and the Brain Working Group at the Whitney Humanities Center in Yale University, former executive member of the MLA Division for Cognitive Approaches to Literature (2008-2012, chair in 2011), and former member of the Purdue Cognitive Literary Studies Steering Committee (2008-2010). Her publications include *Cognitive Literary Studies* (University of Texas Press, 2012), *Cognitive Approaches to Early Modern Spanish Literature* (Oxford University Press, 2016), and *Self, Other, and Context in Early Modern Spain* (Juan de la Cuesta, 2017). Dr. Jaén is currently co-editing *Cervantes and the Early Modern Mind*, which includes the work of humanists and scientists from the US, Spain, France, and the UK (forthcoming with Routledge).

isabel.jaen@gmail.com

Hélène Loevenbruck (Laboratoire de Psychologie et NeuroCognition (LPNC), UMR CNRS 5105, Université Grenoble Alpes) est chargée de recherche au CNRS en Langage et Cognition et a reçu la médaille de bronze du CNRS en 2006 pour ses travaux sur les corrélats neuraux du pointage verbal. Ingénieure en traitement numérique de l'information, titulaire d'un DEA de sciences du langage et d'un doctorat en sciences cognitives, elle s'inscrit dans une démarche interdisciplinaire pour étudier trois fonctions essentielles du langage : la fonction communicative, la fonction cognitive d'élaboration et d'expression de la pensée, et la fonction métacognitive d'autonoèse. Elle mène dans ce but des expérimentations neurocognitives avec des adultes, des enfants et des nourrissons, chez des participants sains et pathologiques, sur trois axes principaux : (i) la prosodie et le pointage multimodal, (ii) le développement multimodal du langage chez les enfants typiques et les enfants présentant des troubles du langage ou de l'audition, (iii) le langage intérieur, les ruminations mentales et les hallucinations auditives verbales.

helene.loevenbruck@univ-grenoble-alpes.fr

Hélène Loevenbruck is a CNRS researcher in the field of Language and Cognition. She was awarded a bronze medal from the CNRS in 2006 for her work on the neural correlates of prosodic pointing. She received the engineering degree in electronics, signal processing, and computer science from the Institut National Polytechnique de Grenoble, a master's degree in phonetics and a PhD in cognitive sciences from Grenoble University. She develops an interdisciplinary approach to explore three essential functions of language: the communicative function, the cognitive function of thought construction and expression and the metacognitive function of autonoesis. To this aim, she conducts neurocognitive experiments on adults, children and infants, in healthy as well as pathological populations, along three main axes: (i) prosody and multimodal pointing, (ii) multimodal language development in typical children and children with language or hearing impairments, (iii) inner language, mental rumination and auditory verbal hallucination.

helene.loevenbruck@univ-grenoble-alpes.fr

Pierre-Louis Patoine est maître de conférence de littérature américaine à la Sorbonne Nouvelle, où il co-dirige avec Liliane Campos le groupe de recherche Science/Littérature [litorg.hypotheses.org]. Co-rédacteur-en-chef d'*Épistémocritique*, ses travaux se situent à l'intersection des sciences du vivant et des études littéraires. Ses recherches portent sur la littérature contemporaine, la biosémiotique, l'écocritique et la neuroesthétique. Son premier ouvrage, intitulé *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique* est paru en 2015 chez ENS Éditions.

pl_patoine@yahoo.fr

Catherine Paulin est professeur de linguistique à l'université de Strasbourg et membre de l'équipe de recherche LILPA (Linguistique, Langues, Parole). Elle étudie la lexicologie, l'interface entre le lexique et la syntaxe, les modes de représentation de variétés orales en littérature. Elle est coresponsable d'un axe du programme *Monologuer* : Monologue et société.

cpaulin@unistra.fr

Stéphanie Smadja est maître de conférences (linguistique, stylistique) à l'Université Paris Diderot et membre de l'équipe CERILAC (Centre d'Études et de Recherches Interdisciplinaires en Lettres Arts Cinéma). Elle étudie les formes et les fonctions de la parole intérieure au croisement de la linguistique, la neurolinguistique et la littérature ; les innovations stylistiques en prose littéraire et en prose scientifique (xix^e-xxi^e siècles). Responsable du programme *Monologuer*, elle dirige la collection du même nom aux éditions Hermann.

stephaniesmadja@yahoo.fr

[Lecture incarnée et endophasie : avec quel corps \(genré\) habite-t-on The Sun Also Rises de Hemingway et The Aspern Papers de Henry James ?](#)

écrit par Pierre-Louis Patoine

Résumé :

Lorsque nous lisons, notre voix intérieure épouse les formes rythmiques et prosodiques du texte. Ces formes sont porteuses d'états sensori-moteurs, et modulent notre expérience immersive des espaces que le texte évoque, proposant des manières de les habiter marquées par les normes de genre. À partir des propos de Hemingway concernant Henry James, qui mettent en scène une performance camp de la masculinité, et d'extraits de *The Sun Also Rises* (1926) et de *The Aspern Papers* (1888), nous

explorerons les liens entre parole intérieure, immersion spatiale et corps genré.

Abstract :

While reading a text, our inner voice espouses its rhythms and prosody. These stylistic features carry with them sensorimotor states that modulate our immersive experience of the spaces described by the text, suggesting ways on inhabiting them that are colored by gender norms. Starting from Hemingway's comments concerning Henry James, with their camp performance of masculinity, and from excerpts from *The Sun Also Rises* (1926) and *The Aspern Papers* (1888), we will explore the relationships between inner speech, spatial immersion, and the gendered body.

Mots-clés : Voix intérieure (endophasie), immersion, masculinité, Henry James, Hemingway, critique cognitive

Keywords : Inner speech (endophasia), immersion, masculinity, Henry James, Hemingway, cognitive criticism

1 – Nouveaux paradigmes du virus et du parasite, entre littérature, biologie et théorie critique

écrit par Pierre-Louis Patoine

Au confluent des sciences du vivant et de la littérature, ce numéro d'*Épistémocritique* interroge le rôle du virus et du parasite dans l'imaginaire littéraire et artistique contemporain. Signes d'agentivité non-humaine, de prolifération, d'envahissement ou d'épidémie, ces figures ont gagné en importance au cours des dernières décennies, alors que l'extension des réseaux numériques et techniques intègre toujours davantage le vivant à des environnements médiatisés, où la technique se constitue en milieu (Ellul 1977 p. 45). Littéraires ou figurés, le virus et le parasite permettent de penser les relations qui s'établissent entre différentes formes de vie, à une époque où s'affrontent politiques immunitaires et politiques de l'hospitalité, et où l'humain doit redéfinir sa place au sein d'un écosystème planétaire.

Si elles sont étroitement liées –le virus constituant un cas particulier de parasite– ces deux figures ont connu un parcours inverse, du point de vue disciplinaire. Notion plus récente, puisqu'elle date du XIX^e siècle, le virus migre, dans les années 1980, du domaine médical jusqu'au domaine informatique et par conséquent médiatique et social (en décrivant par exemple les logiques systémiques des réseaux sociaux). Plus ancien, le parasite est issu du théâtre grec antique, où il concerne d'abord les relations familiales et sociales, et sera importé en biologie pour décrire un type spécifique de symbiose, où un organisme en exploite un autre pour se reproduire, s'abriter ou s'alimenter, une relation qui s'établit souvent aux échelles les plus petites du vivant (les vertébrés ne comportant que quelques espèces parasites, chez les poissons). Bien que ces transferts

épistémiques suivent des parcours inverses, ils impliquent tous deux un changement d'échelle : du micro au macro, lorsque le virus passe du médical au sociotechnique ; du macro au micro, pour le parasite qui, de personnage humain au théâtre, devient parfois microorganisme en biologie. Ces changements d'échelles nous amènent à re-conceptualiser les relations qui se tissent au sein du vivant et de son environnement.

Ce renouvellement conceptuel nous intéressera dans ce numéro qui, au-delà du traitement thématique de l'épidémie et de la pathologie, se penche sur les *relations* virales ou parasitaires et leur fécondité dans l'œuvre littéraire. Actant systémique et invisible, le virus évoque l'épidémie et la contagion, mais aussi la transmission horizontale de gènes (par l'action des virus bactériophages), qui dessine des logiques héréditaires jusqu'ici négligées, brouillant les frontières entre les espèces. Il brouille également celle qui sépare le vivant du non-vivant. Le parasite figure quant à lui des relations d'exploitation et de dépendance, mais aussi de symbiose et de co-évolution. Parce qu'il modifie le fonctionnement de son hôte, détournant ses ressources tout en évitant la logique de l'échange, il se joue du système, le travaille de l'intérieur.

Les six contributions qui constituent ce numéro thématique nous permettent d'envisager le monde contemporain à partir du terrain ouvert par ces figures. Avant de leur laisser la parole, nous vous proposons un bref état des lieux théoriques où circulent aujourd'hui virus et parasites.

Ce numéro a été co-dirigé par Aude Leblond, Liliane Campos et Pierre-Louis Patoine. Nous remercions le projet CAMELIA, le laboratoire PRISMES (EA 4398) et le laboratoire THALIM (UMR 7172) pour le soutien qu'ils ont apporté à ce numéro, ainsi qu'à la journée d'étude « Virus et Parasites, entre biologie et littérature » qui l'a inspiré. L'image de la vignette a été réalisée par Nicolai Sigel.

I. Le virus : un agent sémiotique

L'un des débats les plus importants au sein de la virologie contemporaine, et qui n'est pas sans incidence sur le destin du virus au sein des arts et de la littérature, concerne son appartenance au domaine du vivant.

Selon les virologues Jean-Michel Claverie et Chantal Abergel (équipe CNRS « Information génomique & structurale », Université Aix-Marseille), la définition moderne du virus, établie par André Lwoff à la fin des années 1950, le distingue des microorganismes vivants par les caractères suivants : le virus ne possède qu'un seul type d'acide nucléique (ADN ou ARN) gouvernant sa reproduction ; cette dernière ne repose pas sur la division cellulaire mais sur le détournement du métabolisme de la cellule infectée, détournement qui permet la réplication parasitique du génome viral ; le virus ne possède pas de système enzymatique lui permettant de convertir les nutriments en énergie nécessaire à la synthèse biochimique. Cette définition qui sépare catégoriquement le monde viral et le monde cellulaire est aujourd'hui remise en cause par la découverte des Megaviridae, des virus assez grands pour être vus au microscope optique, et vulnérables à l'infection par d'autres virus. Pour Claverie et Abergel, qui identifient un sous-groupe de Megaviridae, les Mimivirus (MIcrobe MIcking virus) à la fin des années 2000, « [l]a découverte de Mimivirus a [...] établi une continuité de taille entre le monde des microorganismes « véritables » et celui des virus (géants) » (2013, en

ligne).

Les virus étant essentiellement des séquences de code génétique capables de synthétiser des protéines et de parasiter des hôtes, leur intégration dans le domaine du vivant en redéfinit les frontières. Plus spécifiquement, la sémioticité du virus biologique, le fait qu'il soit une entité essentiellement réduite à son code (génétique), le rapproche de son cousin informatique, qui est lui aussi un être dont la structure est linguistique (langage informatique). Intégrer le virus biologique dans le domaine du vivant, c'est donc envisager la vitalité des êtres sémiotiques (du programme informatique au texte littéraire) et, inversement, la sémioticité fondamentale des processus biologiques.

Le développement de la bio-informatique trouble également les frontières du vivant, amenant le philosophe des sciences Thierry Bardini à considérer que « le virus comme seuil entre la vie digitale [informatique] et analogue [biologique] est ce point critique [...] où leurs traits distinctifs disparaissent et où l'unité perdue du vivant réapparaît » (2017, en ligne, notre traduction). Le virus révèle ainsi l'inextricable intégration des domaines biologique et sémiotique, réunis au sein d'un même paradigme, celui du code. Retraçant l'histoire de ce qu'il nomme l'hypervirus (la présence virale de la figure du virus, au sein de notre environnement culturel), Bardini montre que celui-ci franchit un seuil critique au début des années 1980, alors que se généralisent les virus informatiques et que se répand celui de l'immunodéficience humaine :

Matérialisant la convergence cybernétique du carbone et du silicone, il infecte alors aussi bien les ordinateurs que les humains, avec une intensité jusque-là inconnue. À partir de ce moment, il se diffuse de manière explosive au sein de la « culture postmoderne », finit par atteindre un plateau, où la culture est redéfinie en écologie virale. (2006, en ligne, notre traduction)

À partir de ce moment charnière, le virus apparaît comme le symbole de l'intrication non seulement du biologique et de l'informatique, mais plus largement de l'humain avec ses réseaux techniques, au sein du capitalisme tardif (ou postmodernité, telle que la définit notamment Jameson 1991). Les réseaux informatiques ont leurs virus ; les réseaux médiatiques et financiers, leurs logiques virales ; les réseaux sociaux et urbains, leurs épidémies. Dans chacun de ces cas, le virus lie le destin de l'humain à la vie des systèmes, qu'ils soient techniques, sémiotiques ou biologiques et migratoires. Nous verrons, avec l'étude qu'en propose Claire Larssonneur dans ce numéro, que l'œuvre de l'écrivain David Mitchell explore notamment ces liens complexes entre l'humain et les entités systémiques qui l'enveloppent et l'accompagnent.

II. Viralité des média

Figure de l'agentivité systémique, le virus permet entre autres de penser les logiques médiatiques contemporaines, alors que la contagion, la réactivité des systèmes d'information semblent primer sur la « vérité ». La campagne du président américain Donald Trump, en 2016, est à ce sujet exemplaire, bien que le caractère viral de toute entreprise de marketing/ propagande soit présente dès l'apparition des média de masse – ce qu'illustre par exemple la carrière du publicitaire Edward Bernays (1891-1995), neveu

de Sigmund Freud, lecteur de Gustave Le Bon (l'auteur de *La Psychologie des foules*, 1895) et l'un des premiers « spin doctors », actif dès les années 1920. Le caractère viral de la circulation des idées a par ailleurs été identifié, dans les années 1970, par Richard Dawkins, avec sa notion de *meme* qui, si elle renvoie au paradigme génétique (se voulant le pendant culturel du gène), mobilise tout de même un imaginaire de la contagion. Cet imaginaire a depuis nourri de nombreux projets critiques – voir par exemple la monographie que consacre Peta Mitchell (2013) à la force contagieuse de la métaphore.

Le rapprochement entre systèmes médiatiques et contagion apparaît également chez le philosophe américain Eugene Thacker, notamment dans un article de 2005 où il commente le film de Danny Boyle *28 Days Later* (2002). S'ouvrant sur les images d'une expérience médicale où des singes sont bombardés d'images médiatiques violentes, ce film nous plonge ensuite en pleine épidémie de « rage » où les humains deviennent des zombies aussi violents que ces images médiatiques initiales. C'est ici non plus leur sémiotique, mais la logique de la contagion infectant des réseaux qui unifie les différentes figures du virus (médiatique, informatique, biologique). Dans un article de 2001, les sociologues Boase et Wellman comparent ainsi les modes de contagion des virus informatiques, biologiques et publicitaires, que déterminerait la structure –ramifiée ou « tissés serrés »– des réseaux infectés. Ainsi, les réseaux « tissés serrés » favoriseraient la dissémination rapide du virus (quelle que soit sa nature), et augmenteraient la chance d'infection pour les membres du réseaux ; les réseaux ramifiés, quant à eux, permettraient au virus une dispersion plus large par des sauts entre milieux différents.

À l'heure où la pensée des réseaux (notamment au sens de Latour 1991) et des systèmes complexes modifie la manière dont les scientifiques de tous domaines approchent leurs objets, la notion de virus devient centrale. Informatiques et médiatiques, mais également économiques et financières, les logiques virales semblent intimement liées à un certain ordre néolibéral qui domine notre monde au tournant du millénaire.

III. Économie politique du virus : de la quarantaine à la résistance ?

En 1996, alors que sévit la « crise de la vache folle » (et que les scientifiques s'inquiètent des possibilités de transmission de l'encéphalopathie spongiforme bovine aux humains, via l'ingestion de viande contaminée), Jean Baudrillard met en relation civilisation techno-industrielle et logiques virales, dans l'une de ses tribunes publiées dans *Libération*:

C'est parce que le corps de la vache est devenu un non-corps, une machine à viande, que les virus s'en emparent. C'est parce que notre corps humain est devenu un non-corps, une machine neuronale et opérationnelle, qu'il est désimmunisé et que les virus s'en emparent. Et c'est aussi parce que l'informatique est devenue une pure affaire de technique médiatique qu'elle devient vulnérable à tous les virus de l'information.

Ici encore, le virus révèle la participation des vivants, humains et non-humains, à des réseaux techniques qui les dépassent et les déterminent. Le « devenir-machine » des

corps humains et bovins au sein de ces réseaux n'est pas sans lien avec la manière dont le pouvoir économique s'exerce dans le capitalisme tardif, en réseaux financiers, en réseaux d'influence, par la main invisible mais puissante du Marché (ce dernier étant d'ailleurs sensible à la contagion émotionnelle : les marchés « s'affolent », les marchés sont « déprimés » ou « rassurés »). Comme l'écrit Bardini : « L'hypervirus gouverne notre époque comme un despote indifférent (il pratique l'indifférence *libérale*) » (2005, en ligne, notre traduction). Figure de l'agentivité systémique, le virus rend visible la puissance et les modes d'action de ces réseaux financiers et techniques.

Écrivant dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, Baudrillard utilise ainsi l'image du virus pour évoquer la correspondance entre le « système de domination » d'une certaine « mondialisation triomphante », système décentralisé fonctionnant en réseaux, et son revers terroriste « de structure virale », contre lequel il peine à se défendre :

Le terrorisme, comme les virus, est partout. Il y a une perfusion mondiale du terrorisme, qui est comme l'ombre portée de tout système de domination [...] comme si tout appareil de domination sécrétait son antidispositif, son propre ferment de disparition –, contre cette forme de réversion presque automatique de sa propre puissance, le système ne peut rien.

À partir de ces métaphores virales s'est développée toute une pensée critique consacrée aux « politiques immunitaires », notamment sous la plume de Roberto Esposito (2010), à la suite des travaux de Foucault sur le biopouvoir. Pour Esposito, la gouvernamentalité contemporaine est obsédée par l'immunisation, obsession qui se traduit non seulement au niveau des politiques sanitaires, mais aussi des politiques sécuritaires, qui prennent par exemple la forme d'interventions préventives (militaires et policières) de plus en plus légitimées, dans les discours, par le terrorisme et son organisation virale. Si on revient à un niveau plus littéral, on constate que les épidémies qui ont marquées l'actualité des dernières années (grippe H1N1, Ebola) et la manière dont elles sont gérées se superposent aux inégalités Nord-Sud, donnant lieu à des fantasmes de « mise en quarantaine » qui influencent la manière dont nous régulons les territoires, les espaces habités, les transports, les réseaux (à ce sujet, voir notamment Manaugh et Twilley 2014 et Garcia 2013).

Face à ces réactions « immuno-politiques » et de mise en quarantaine, Thacker et Galloway (2007) proposent au contraire de mettre à profit les logiques virales pour en faire des stratégies de résistance face au pouvoir exercé en réseau. Ces philosophes notent que les virus se répandent aisément dans les environnements homogènes (comme les monocultures favorisées par l'industrie agroalimentaire), et pensent que les éléments subversifs (idées/memes, virus informatiques) peuvent exploiter la qualité homogène des réseaux (médiatiques, financiers, techniques). Les auteurs défendent donc l'idée d'actions techniques et politiques au niveau des réseaux.

Le principal attrait de la figure du virus, dans le contexte de ces analyses des sphères économique, politique et médiatique, réside dans sa capacité à révéler l'agentivité systémique, la structuration du pouvoir en réseaux complexes que traversent des

contagions : dans cette perspective, le virus reste donc avant tout un agent pathogène. Nous verrons avec la contribution d'Éric Bapteste et de Liliane Campos qu'un récent changement de paradigme en virologie nous amène à compléter et à compliquer cette vision pathologique du virus, qui n'est plus seulement cause d'épidémies mortifères, mais apparaît comme contribuant de manière positive à de nombreuses formes de vie, permettant par exemple de diversifier les attributs génétiques de certains organismes.

IV. Du virus à la logique parasitaire : au-delà de l'approche pathologique

Le développement de ce nouveau paradigme est notamment dû au perfectionnement, au cours des dernières décennies, de la génomique environnementale, qui a rendu possible l'étude des microorganismes en dehors du laboratoire, grâce au séquençage de l'ADN trouvé dans des échantillons d'environnements naturels. Nous commençons ainsi à mieux comprendre les interactions complexes entre virus et bactéries au sein d'écosystèmes variés. Pour la première fois, l'étude des bactéries et des virus ne concerne plus prioritairement l'humain et ses maladies, mais des dynamiques environnementales beaucoup plus larges. Comme le souligne Éric Bapteste, l'étude des virus hors-laboratoire a démontré leur participation essentielle aux cycles écologiques et l'avantage qu'ils peuvent conférer à leurs hôtes, ce qui nous permet de dépasser une pensée du virus essentiellement réduit à son aspect pathologique. La génomique environnementale nous permet ainsi d'approfondir notre perception des forces écologiques qui nous entourent, un approfondissement mené en parallèle par l'art et la poésie contemporaine, qui viennent compléter le traitement plus traditionnel des formes animales et végétales par une attention portée aux microorganismes. Dans ce numéro, Sarah Bouttier se penche sur la manière dont quatre poètes et auteurs contemporains travaillent l'agentivité non-humaine de ces organismes minuscules.

Par ailleurs, on sait aujourd'hui que le transfert latéral de gènes, qui brouillent les frontières entre les espèces, est souvent le fait d'agents viraux (voir par exemple Canchaya 2003). Et que notre ADN porte en lui du matériel génétique d'origine virale, puisqu'aux origines de la vie, les bactéries phagocytent des virus, intègrent leur matériel génétique, et évoluent en s'hybridant. Les organismes complexes, les mammifères, l'humain, descendent de ces hybrides, et portent en eux ces assemblages génétiques complexes. La relation parasitaire (ici, le virus bactériophage parasitant la bactérie) redéfinit les limites de l'espèce, mais aussi celles de l'organisme, comme le démontrent les recherches récentes sur le microbiome. Comment définir une identité *purement* humaine alors que notre corps compte plus de bactéries que de cellules propres, et que celles-ci contribuent de manière déterminante à nos humeurs ? Ces faits biologiques, nouvellement mis en lumière, sont au cœur des travaux de bio-artistes tels que Marion Laval-Jeantet ou François-Joseph Lapointe, mais concernent plus largement la manière dont nous concevons l'œuvre d'art aujourd'hui, dans la mesure où l'organisme constitue depuis l'Antiquité un modèle pour celle-ci. Le modèle organiciste est primordial chez les Romantiques, et reste influent, par exemple dans le Structuralisme, où le texte est constitué en corps autonome, en individu singulier et proportionné, par le jeu de ses relations internes. Or, virus et parasites nous empêchent de considérer l'organisme comme une unité séparée de son environnement, de ses milieux externes comme internes.

V. Le parasite, figure littéraire

Si le virus conjure principalement des notions de réseaux et de contagion, de force microscopique, systémique, sémiotique et génétique, le parasite constitue une catégorie plus globale qui concerne une relation symbiotique ne profitant pas également aux partenaires. Ce caractère plus général, cette appartenance à des échelles variées, influence la destinée culturelle et conceptuelle de la figure du parasite.

Comme l'explique Guillaume Bagnolini dans son article, la notion de parasite est un emprunt que les sciences naturelles font au domaine social, mais aussi artistique, car le parasite est un personnage théâtral hérité de l'antiquité. La richesse sémiotique et politique de cette figure à travers les siècles a fait l'objet d'un certain nombre d'études récentes : pour cerner l'évolution de son rôle artistique et politique, on se reportera notamment aux ouvrages de Florence Fix et Isabelle Barbéris (2014), ainsi que de Myriam Toman et Anne Tomiche (2001). Il constitue donc un terme particulièrement intéressant pour une pensée épistémocritique soucieuse de comprendre la manière dont le savoir circule entre les domaines scientifique, littéraire et artistique.

Pour Anne-Julia Zwierlein, cette circulation est visible au 19^e siècle dans le développement en parallèle de la parasitologie (par des chercheurs comme Darwin ou T. Spencer Cobbold) et de la présence du parasite en littérature (chez Charles Dickens, George Eliot, Bram Stoker, Robert Browning, Thomas Hardy, H. G. Wells ou Conan Doyle). Selon Zwierlein, la transformation de la fonction littéraire du parasite au cours du siècle se conclut par son intériorisation psychologique, un déplacement qui aurait lieu vers la fin du 19^e chez Conan Doyle notamment.

Le siècle suivant reprendra pourtant à son compte le parasitisme comme stratégie d'écriture, chez des auteurs comme Nabokov, Joyce, Borges, et bien sûr William S. Burroughs, chez qui le langage est un virus parasite exploitant l'espèce humaine pour se reproduire (voir notamment son essai *The Electronic Revolution*, 1970). Contemporain de Burroughs, Philip K. Dick aura également traité le parasite de manière décisive, notamment dans son roman *A Scanner Darkly* (1977), qu'analyse Sophie Musitelli dans ce numéro. Dans les années 1980 - 2010, la figure du parasite est renouvelée par les œuvres de Don DeLillo ou William T. Vollmann, la poésie d'Antony Dunn ('Bugs' collection), Paul Farley, Susan Wicks ou Sarah Howe.

Nous avons donc affaire à un terme scientifique qui est *déjà* une figure littéraire, et qui n'a jamais cessé de l'être. Avec les articles de Fleur Hopkins et de Guillaume Bagnolini, ce numéro nous invite toutefois à explorer la manière dont la fiction se réapproprie les définitions biologiques du parasite. Nous suivrons ainsi les récursions d'une notion qui part de la littérature, et passe par la science avant de revenir à la littérature.

Les exemples littéraires cités ici participent toutefois d'une tendance artistique contemporaine plus générale, qui consiste à explorer le rôle des parasites face au système, et parfois à adopter le parasitisme comme posture de résistance. Dans la performance et l'art contemporain, le parasitage est plus qu'une simple thématique, il revêt ainsi une dimension politique qui en fait une véritable stratégie. Anna Watkins

Fischer (2012) montre par exemple comment les œuvres parasites de Sophie Calle et de Chris Kraus s'inscrivent dans une tactique féministe qui se mime elle-même, et tire sa force de cette performance ironique et équivoque. Cette pratique parasitique est emblématique de ce que Fischer analyse par ailleurs (2014) comme un brouillage mimétique entre actions politiques radicales et cibles de ces actions, à l'ère des réseaux et de l'appropriation instantanée des stratégies. Le parasitisme comme pratique artistique et figure du discours sur l'art fait également l'objet du collectif dirigé par Pascale Borrel et Marion Hohlfeldt, *Parasite(s), Une stratégie de création*.

Pour nombre de ces travaux, l'ouvrage que Michel Serres publie en 1980 (*Le Parasite*) fait référence. Il y propose un modèle transversal où le parasite est constitué en modèle d'une relation asymétrique dont Serres analyse la logique et qu'il présente comme un catalyseur de la complexité et un transformateur de la communication, mais également comme un principe fondamental du vivant, où il représente une brisure de la relation commensale « idyllique », stable et circulaire, engendrant un temps linéaire puisqu'il « interrompt une répétition, il fait bifurquer la série du même » (p. 334). Contrairement à l'idylle stable et circulaire de la relation réciproque, le parasitisme serait un équilibre temporaire, qui ne peut se résoudre que par la crise : mort de l'hôte ou expulsion du parasite.

VI. Ambiguïté et richesse des relations parasitaires

Les définitions contemporaines du parasite, dans le domaine biologique, sont souvent marquées par une certaine ambiguïté. Par exemple, lorsqu'on parcourt l'ouvrage du biologiste Claude Combes, *L'art d'être parasite* (2010), on est frappé par l'anthropomorphisme des titres de chapitres tels que « La profession de parasite » ou « La profession d'hôte ». La lutte contre les parasites de tous ordres est pour Combes « l'un des premiers enjeux de *l'homme ingénieur de lui-même* », qui accompagne l'apparition de la culture chez *Homo sapiens* (359). Mais alors que la biologie divise les relations d'associations du vivant entre parasitaires et mutualistes (lorsqu'il y a réciprocité dans les échanges de ressources), Combes note que cette distinction est « en grande partie arbitraire » (35). Par ailleurs, en microbiologie, les études du microbiote, qui fascinent bon nombre d'artistes contemporains (pensons par exemple aux travaux de François-Joseph Lapointe ou d'Alanna Lynch), remettent en cause la relation parasitique du microbe au corps humain.

Si les humanités restent fascinées par le parasite, c'est notamment parce que celui-ci produit ainsi des relations ambiguës. Comme l'écrit la chercheuse en littérature Jeanette Samyn, du point de vue des écosystèmes, les parasites « sont aussi des médiateurs, et en ce sens ils sont importants non seulement pour l'immunité, mais aussi pour la coexistence des espèces, pour la composition des communautés (c'est-à-dire la proportion de tel ou tel organisme dans une zone donnée), et pour la biodiversité », proposant ainsi une « troisième forme de relation qui n'est ni la participation ni l'évitement, ni l'élimination ni la redistribution, mais l'attribution de nouvelles fonctions [repurposing] » (notre traduction). Samyn propose ainsi de valoriser le potentiel politique des relations parasitaires, qui permettent d'imaginer des structures hétérarchiques, en remplaçant la logique verticale des hiérarchies par des relations de

coopération.

Par ailleurs, le parasite est souvent présenté, dans les études littéraires, comme un perturbateur-révéléateur : dans leur présentation de la figure du parasite, Myriam Roman et Anne Tomiche notent que le personnage du parasite permet d'interroger, à travers la relation à l'autre, la relation au soi, car« [c]'est de l'accueil de l'Autre qu'il s'agit, mais un Autre "parasite" qui représente souvent une figure du Même, un double de son hôte. » (11) Dans leur étude du parasite au théâtre, Florence Fix et Isabelle Barbéris soulignent le rôle ambigu de cette figure vitaliste, dialectique et amoral à la fois. Elles lient son positionnement sur le seuil de la maison ou dans les lieux de passage à un en-dehors de l'espace-temps du cycle productif. Sa fonction dramatique est ainsi de donner à voir la nature d'un système en y introduisant la cause d'un dysfonctionnement. C'est également ce qu'on observe chez Philip K. Dick, dont l'œuvre est analysée ici par Sophie Musitelli, lorsque la substance parasite (une drogue, dans *A Scanner Darkly*) révèle la matérialité neurochimique de la pensée et de la personnalité, mais aussi ses déterminants économiques et politiques.

VII. Présentation du numéro

Bien que les dynamiques virales et parasitaires se recoupent en partie, nous avons choisi de diviser ce numéro en deux sections ; c'est ainsi que les trois premiers articles portent plutôt sur la question du virus, alors que les trois derniers privilégient la question du parasite.

La contribution du biologiste Éric Baptiste et de la chercheuse en littérature Liliane Campos interroge les rapports entre les développements récents en virologie et la littérature contemporaine, notamment dans l'œuvre d'auteurs comme Greg Bear, David Mitchell, Judith Schalansky ou Zadie Smith. En examinant la traduction des formes d'action et des modes d'existence du virus par la forme littéraire, dans ses techniques narratives et stylistiques comme dans ses configurations thématiques, leur dialogue dresse un état des lieux des œuvres existantes et propose des pistes pour une littérature à venir. Mettant en avant une pensée du vivant où la relation prime sur l'individuation, les auteurs montrent que cette dernière ne peut plus être pensée en dehors d'assemblages complexes. Bien que cette idée ne soit nouvelle ni en science, ni en philosophie – on pense notamment à la discussion de la « guêpe-orchidée », par Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux* (1980, p. 17-20), la biologie contemporaine met sans cesse au jour de nouvelles relations latérales au sein de multiplicités organiques, encourageant la littérature à penser la progression narrative en dehors des simples lignées, de la « descendance » et des générations.

Cette réflexion autour des interactions entre les domaines microbiologique et littéraire se poursuit avec Sarah Bouttier, dont la contribution décortique des relations mutuelles, parasitaires ou bénéficiaires, entre formes humaines et non-humaines d'agentivité au sein des poèmes contemporains de Christian Bök, Les Murray, Pattian Rogers et des textes plus théoriques d'Aaron Moe. Comment les microbes, les animaux et les végétaux participent-ils à l'écriture des poèmes dont ils sont les sujets ? Bouttier analyse le traitement poétique des formes de vie non-humaines à différentes échelles : alors que le

microscopique est souvent présenté comme étant doté d'une agentivité contrastée, soit très forte, soit presque nulle, les êtres vivants appartenant à notre échelle (animaux et végétaux) se voient attribuer des modalités d'action plus nuancées.

Claire Larsonneur touche également aux modes d'action du microscopique, non plus dans la poésie, mais dans le roman contemporain. A travers son étude des dynamiques virales dans les romans de David Mitchell, Larsonneur montre que la question de la viralité est souvent associée, dans notre culture contemporaine, à celle de l'agentivité systémique devant laquelle l'individu se sent désarmé, angoissé par des logiques de transmission et de contamination qui rongent son indépendance, son autonomie. Dans un monde où les systèmes techniques et machiniques semblent gouverner la destinée de l'individu, le figure du virus, qui s'incarne dans les « non-corpum » qui hantent *Ghostwritten*(1999) et *The Bone Clocks*(2014) permet de métaphoriser les peurs liées à cette gouvernance et à des questions refoulées comme celle de l'âme. Finalement, et comme en discutent également Éric Baptiste et Liliane Campos, le virus permet de penser l'action et le récit à des échelles de temps qui redistribuent les catégories habituelles du passé, du présent et du futur, au profit de temporalités fractales ou labyrinthiques où se ré-agencent l'humain et le non-humain.

Nous nous tournons vers la figure du parasite avec la contribution de Guillaume Bagnolini qui nous entraîne dans une promenade érudite à travers une série d'exemples littéraires et biologiques illustrant différents aspects de cette notion hybride. De l'Antiquité grecque aux 19^e et 20^e siècles, le parasite incarne des formes de relations variées, tour à tour créatrices et destructrices, souvent perturbatrices des processus de communication. Guillaume Bagnolini s'intéresse tout particulièrement aux stratégies mimétiques, qui permettent au parasite de déjouer les assignations identitaires et qui créent des effets d'inquiétante familiarité.

Les liens entre formes de subjectivation et relation parasitaire sont également au cœur de l'analyse du roman de Philip K. Dick, *A Scanner Darkly* (1977), que nous propose Sophie Musitelli. Liée, comme chez William S. Burroughs, à celle de la drogue et de l'addiction, la figure du parasite traverse l'écriture de Dick. Dans *A Scanner Darkly*, le personnage parasité est entraîné dans un devenir-végétal où la substance addictive, qui provient d'une fleur, le réduit à une pure entité perceptive, objectale et machinique, redéfinissant ainsi l'ordre ontologique et les hiérarchies sujet-objet qui structurent le monde dans lequel il perçoit et agit. Agent neurochimique parasite, la drogue remodèle la conscience, donc la langue et les capacités narratives des personnages, mais aussi, comme le démontre avec finesse Musitelli, le texte lui-même, qui cherche alors à décrire une « perception obscure » qui n'est pas maîtrisée par un sujet stable et unifié, et qui ne lui donne pas accès à ses propres sources neurologiques.

Finalement, dans le parcours que nous propose Fleur Hopkins, l'humain change de statut : de parasité il devient parasite, investissant imaginativement le corps du plus grand des mammifères, la baleine. En nous présentant différentes incarnations de la figure de la baleine-vaisseau, de la baleine-milieu, Hopkins trace une nouvelle ligne de force organisant la pensée du parasite. Du mythe de Jonas à la science-fiction contemporaine, en passant par l'architecture d'un théâtre au 19^e siècle, son article se

penche sur une série de cas de relations symbiotiques, parasitaires ou commensales, entre baleines et humains, montrant les formes que prennent ces relations au sein de ces récits.

Bibliographie

1. Virus et parasites en biologie

Bradford A. H., *Pattern and Process in Host - Parasitoid Interactions*, Cambridge, CUP, 2005 [1994].

Canchaya C., *et al.* « Phage as Agent of Lateral Gene Transfer », *Current Opinion in Microbiology*, Vol. 6, no. 4, 2003, p. 417-424.

Claverie J-M. et C. Abergel, « Les virus sont-ils vraiment des virus? », *Virologie*, vol. 17, no. 4, juillet-août 2013. En ligne :
[http://www.jle.com/fr/revues/vir/e-docs/les_virus_sont_ils_vraiment_des_virus__297464/article.phtml?tab=texte] (consulté le 19 décembre 2017).

Combes C., *L'art d'être parasite, Les associations du vivant*, Paris : Flammarion, Champs Sciences, 2010 (éd. revue et commentée).

Luria S. E. et M. Delbrück, « Mutations of bacteria from virus sensitivity to virus resistance », *Genetics*, vol. 28, 1943, p. 491-511.

Orgel L. E. et F. H. C. Crick, « Selfish DNA: the Ultimate Parasite », *Nature*, vol. 284, 17 avril 1980, p. 604-607.

Saïb A. (dir.), 2013, *Panorama de la virologie*, Paris, Belin, 2013.

Thacker E., 2005, « FCJ-018 Living Dead Networks », *The Fiberculture Journal*, no. 4, 2005.

2. Le parasite et le parasitisme dans la littérature et la théorie critique

Barbérís I. et F. Fix (dir.), *Le Parasite au théâtre*, Paris, Orizons, 2014.

Borrel P. et M. Hohlfeldt (dir.), *Parasite(s), Une stratégie de création*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Hillis Miller J., « The Critic as Host », in H. Bloom, P. de Man, J. Derrida, J. Hartman et J. H. Miller (dir.), *Deconstruction and Criticism*, Londres, Routledge, 1979, p. 142-170.

Gullestad A. M., « Literature and the Parasite », *Deleuze Studies*, vol. 5, no. 3, 2011, p. 301-323.

James R., « Synecdoche and Literary Parasitism in Borges and Joyce », *Comparative*

Literature, vol. 61, no. 2, 2009, p. 142-159.

Ramey J., « Joycean Lice and the Life of Art », *College Literature*, vol. 39, no. 1, 2012, p. 27-50.

Roman M. et A. Tomiche (dir.), *Figures du Parasite*, Clermont-Ferrand, PU Blaise Pascal, 2001.

Samyn J., « Anti-anti-parasitism », *New Inquiry*, 18 septembre 2012. En ligne : [\[https://thenewinquiry.com/anti-anti-parasitism/\]](https://thenewinquiry.com/anti-anti-parasitism/) (consulté le 25 avril 2018).
Serres M., *Le Parasite*, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1997 [1980].

Watkins Fisher A., « Manic Impositions: the Parasitical Arts of Christ Kraus and Sophie Calle », *Women's Studies Quarterly*, vol. 40, no. 1-2, 2012, p. 223-235.

Watkins Fisher A., « User Be Used: Leveraging the Play in the System », *Discourse*, vol. 36, no. 3, 2014.

Wright J. C., « Self-Parasitism, Shared Roots, and Disembodied Meters within Nabokov's *Eugene Onegin* Project », *Urbandus: The Slavic Review of Columbia University*, vol. 10, 2007, p. 63-78.

Zwierlein A-J., « From Parasitology to Parapsychology: Parasites in Nineteenth Century Science and Literature », in *Unmapped Countries: Biological Visions in Nineteenth-Century Literature and Culture*, Anthem Press, 2005.

3. Le virus et la viralité dans la littérature et la théorie critique

Amerika M., « Literary Ghosts: Liner Notes », *Culture Machine*, vol. 5, 2005.

Bardini T., « Viral Life, at Last », *NatureCulture*, no. 4 (*Life under Influence*). En ligne : [\[http://natureculture.sakura.ne.jp/04-life-under-influence/\]](http://natureculture.sakura.ne.jp/04-life-under-influence/) (consulté le 19 décembre 2017).

Bardini T., « Hypervirus : A Clinical Report », *CTheory : 1000 Days of Theory*, 2006.

Blas Z., « Virus, Viral », *Women's Studies Quarterly*, vol. 40, no. 1-2, 2012, p. 29-39.

Boase J. et Barry Wellman, « A Plague of Viruses : Biological, Computer and Marketing », *Current Sociology*, vol. 49, no. 6, 2001, p. 39-55.

Caron D., « Reclaiming Disease and Infection : Jean Genet and the Politics of the Border », in *AIDS in French Culture: Social Ills, Literary Cures*, Wisconsin UP, 2001.

Dougherty S., 2001, « The Biopolitics of the Killer Virus Novel », *Cultural Critique*, vol. 48, 2001.

Goodman S., « Contagious Noise: From Digital Glitches to Audio Viruses », in Parikka J.

et T. D. Sampson (dir.), *The Spam Book: On Viruses, Porn and Other Anomalies From the Dark Side of Digital Culture*, New York, Hampton Press, 2009.

King M., « Anarchist and Aphrodite: On the Literary History of Germs », in Rütten T. et M. King (dir.), *Contagionism and Contagious Diseases: Medicine and Literature 1880-1933*, Walter de Gruyter, 2013.

Parikka J., *Digital Contagions. A Media Archeology of Computer Viruses*, New York, Peter Lang, 2007.

Varela J. A., *Vortex to Virus, Myth to Meme: The Literary Evolution of Nihilism and Chaos in Modernism and Postmodernism*, Sarrebruck, VDM Verlag, 2009.

4. biopouvoir, contagion, immunité

Baudrillard J., « Ruminations pour encéphales spongieux », *Libération*, 15 avril 1996.

Baudrillard J., « L'esprit du terrorisme », *Le Monde*, 2 novembre 2001.

Bertonèche C. (dir.), *Bacilles, phobies et contagion : les métaphores de la pathologie*, Paris, Michel Houdiard, 2012.

Dawkins R., *The Selfish Gene*, Oxford University Press, 1989 [1976].

Dawkins R., « Viruses of the Mind », in B. Dahlbom (dir.), *Dennett and His Critics: Demystifying the Mind*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 1995.

Deleuze G. et F. Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, 1980.

Derrida J., 1994, « The Spatial Arts: An Interview with Jacques Derrida », in Brunette P. et D. Wills (dir.), *Deconstruction and the Visual Arts: Art, Media Architecture*, Cambridge UP, 1994.

Ellul J., *Le Système technicien*, Paris, le cherche midi, 2012 [1977]

Esposito, R., *Communauté, immunité, biopolitique*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2010.

Garcia D., « Architectures of Quarantine and Containment », *Archipelago podcast*, 27 septembre 2013.

Haraway D., « Biopolitics of Postmodern Bodies: Constitutions of Self in Immune System Discourse », in *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.

Jameson F., *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham, Duke UP, 1991.

Managh G. et N. Twilley, « Ebola and the Fiction of Quarantine », *The New Yorker*, 11

août 2014.

Martin E., *Flexible Bodies: Tracking Immunity in American Culture*, Boston, Beacon Press, 1994.

Mitchell P., *Contagious Metaphor*, Londres, Bloomsbury/A&C Black, 2013.

Ramon C., « Derrida. Éléments d'un lexique politique », *Cités*, no. 30, 2007.

Sampson T. D., « Contagion Theory Beyond the Microbe », *CTheory : special issue « In the Name of Security »*, 2011.

Sampson, T. D., *Virality: Contagion Theory in the Age of Networks*, Minnesota UP, 2012.

Sontag S., *Illness as Metaphor; and, AIDS and its Metaphors*, New York, Picador, 2001 [1989].

de Tarde G., *Les lois de l'imitation*, Paris, Kimé, 1993 [1890].

Thacker E. et A. Galloway, *The Exploit: A Theory of Networks*, Minnesota UP, 2007.

Vitale F., « Biologie et déconstruction. Entre Ameisen et Derrida », *RueDescartes* no. 82 : *(In)actualités de Derrida*, 2014.

Wald P., *Contagious: Cultures, Carriers, and the Outbreak Narrative*, Durham, Duke UP, 2008.

Wolfe C., *Before the Law: Humans and Other Animals in a Biopolitical Frame*, U. of Chicago Presss, 2012.

ISSN 1913-536X ÉPISTÉMOCRITIQUE (SubStance Inc.) VOL. XVII

Nouveaux paradigme du virus et du parasite

écrit par Pierre-Louis Patoine

Sommaire :

- 1 - Liliane Campos et Pierre-Louis Patoine, Sorbonne Nouvelle : [Nouveaux paradigmes du virus et du parasite, entre littérature, biologie et théorie critique](#)
- 2 - Eric Bapteste, CNRS, et Liliane Campos, Sorbonne Nouvelle : [Raconter le virus : Dialogue interdisciplinaire sur la transposition narrative du discours biologique.](#)
- 3 - Sarah Bouttier, École Polytechnique : [The "Right" Amount of Agency: Microscopic Beings vs Other Nonhuman Creatures in Contemporary Poetic Representations](#)
- 4 - Claire Larssonneur, Université Paris VIII, Viralité et humanité : [la figure du non-](#)

corpum chez David Mitchell

5 - Guillaume Bagnolini, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, [Le parasite, de l'être mimétique à l'inquiétante familiarité](#)

6 - Sophie Laniel-Musitelli, Université de Lille, [« The drive of unliving things » : Parasitisme et addiction dans A Scanner Darkly de Philip K. Dick](#)

7 - Fleur Hopkins, CNRS THALIM, [Dans le ventre de la baleine : voyages intérieurs et métaphore parasitaire dans la culture populaire](#)

Hors dossiers :

8 - Mathieu Gonod, Lycée La Martinière Monplaisir, [Forme et savoirs du vivant dans La vie et les opinions de Tristram Shandy](#)

9 - Micheline Louis-Courvoiser, Université de Genève, [La folie de Mme Fol \(18e siècle\). Une intranquillité de la chair](#)

Liaisons dangereuses et biologie de l'évolution

écrit par Pierre-Louis Patoine

✖ Liaisons dangereuses et biologie de l'évolution : compte-rendu du roman *Conflits intérieurs* d'Éric Baptiste

par Pierre-Louis Patoine

Et si l'humanité n'était pas maître de son destin?

C'est sur cette question provocatrice que s'ouvre l'admirable fable scientifique d'Éric Baptiste, *Conflits intérieurs*. Celle-ci nous confronte d'emblée au rapport du 8 569 425 789 324 562 178^e comité de supervision – comité à l'identité mystérieuse mais dont le numéro suggère déjà son appartenance à une échelle d'existence non-humaine. Premier d'une série qui émaille le récit, et lui donne un air de science-fiction, ce fragment amorce la remise en cause d'une certaine vision de l'humain, qui serait indépendant de son environnement et des organismes qui y fourmillent, et qui commanderait ce grand vaisseau appelé Terre, ayant remporté seul la « course de l'évolution ».

Il est aujourd'hui urgent d'interroger le rapport que nous entretenons avec notre environnement et l'une des qualités de cette œuvre, qui mélange vulgarisation scientifique et intrigue romanesque, est de nous fournir des éléments de réflexion pour repenser la manière dont les formes de vie animales, végétales, humaines ou microbiennes se développent ensemble au sein des écosystèmes. Car c'est d'une vision renouvelée du vivant, et de la place de l'humain en son sein, dont nous débattons tout

au long de cet ouvrage qui nous plonge au cœur de la recherche contemporaine en biologie évolutive.

Cette plongée suit le fil d'une rivalité entre deux scientifiques fictifs. D'un côté, l'égoïste John Hatch, célèbre professeur à l'Université McGill et directeur du prestigieux H'Lab ; de l'autre, Robert Beaubien, responsable du laboratoire « Coopération et évolution » de l'Université de Montréal. Le premier est obsédé par la compétition, principe qui ordonnerait la totalité des relations biologiques. Le second travaille sur les innombrables formes de coopération et d'échange qui traversent et structurent le vivant.

Leur nomination simultanée pour le prix Crafoord (le Nobel des disciplines non-éligibles à la prestigieuse récompense suédoise, comme la biologie) déclenchera des tractations au travers desquelles nous découvrirons les rouages et acteurs de la recherche universitaire. Des personnages attachants, tels que Xavier et Laura, doctorant et post-doctorante, se trouvent mêlés à cette rivalité intellectuelle et personnelle, nous laissant apercevoir diverses trajectoires de chercheurs, jeunes ou confirmés, avec leurs méandres et leurs aléas, leurs joies et leurs angoisses, leurs espoirs et leurs regrets. Les manœuvres de ces personnages, que nous suivons pendant une année rythmée par les rituels académiques –conférences et publications, évaluations supposées en double aveugle, travaux doctoraux et vie quotidienne des laboratoires– font écho aux dynamiques coopératives et compétitives qu'étudient Hatch et Beaubien.

Le lecteur peut ainsi s'amuser à mesurer les ressemblances entre ces dynamiques biologiques et leurs versions sociales et affectives. Baptiste met astucieusement en pratique les leçons de biologie de l'évolution qui surgissent au fil des pages. En effet, les échanges entre personnages constituent souvent des moments de vulgarisation dialoguée, où le lecteur se confronte aux idées novatrices et passionnantes de la biologie contemporaine: remise en cause de la notion d'espèce à la lumière de l'imbrication d'organismes différents (tels que l'assemblage termitière-termite-champignon); rôle des gènes dans la compétition entre individus; prédominance de l'ADN microbien au sein du génome humain...

Comme dans ce domaine biologique de plus en plus complexe, impossible de s'en tenir à un manichéisme de base dans *Conflits intérieurs* (même si le lecteur préférera forcément certains personnages) et le duel Hatch-Beaubien, avec ces effets collatéraux imprévus, amènera ses dynamiques de coopération et de compétition dans des directions étonnantes!

À travers un récit simple et efficace, écrit dans un style limpide, *Conflits intérieurs* réussit à être pédagogique sans être pédant. Le parti pris de la « fable scientifique » apporte une réelle fraîcheur à un texte atypique, qui reste littéraire malgré sa volonté vulgarisatrice. Dilemmes moraux, intrigue amoureuse, portrait du monde de la recherche, ce récit informatif et divertissant nous permet de ré-imaginer le monde du vivant et d'entrevoir de nouvelles possibilités de relations entre les humains et leurs partenaires biologiques. En repensant la relation entre compétition et collaboration, en reconsidérant les rapports entre « gagnants et perdants », *Conflits intérieurs* ouvre la voie à de nouvelles manières d'envisager les lois de la nature, bien sûr, mais aussi celles de l'Histoire humaine et de nos histoires personnelles.